

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

REVUE CANADIENNE



REVUE 757
CANADIENNE

PHILOSOPHIE, HISTOIRE, DROIT, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES,
ESTHÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, RELIGION

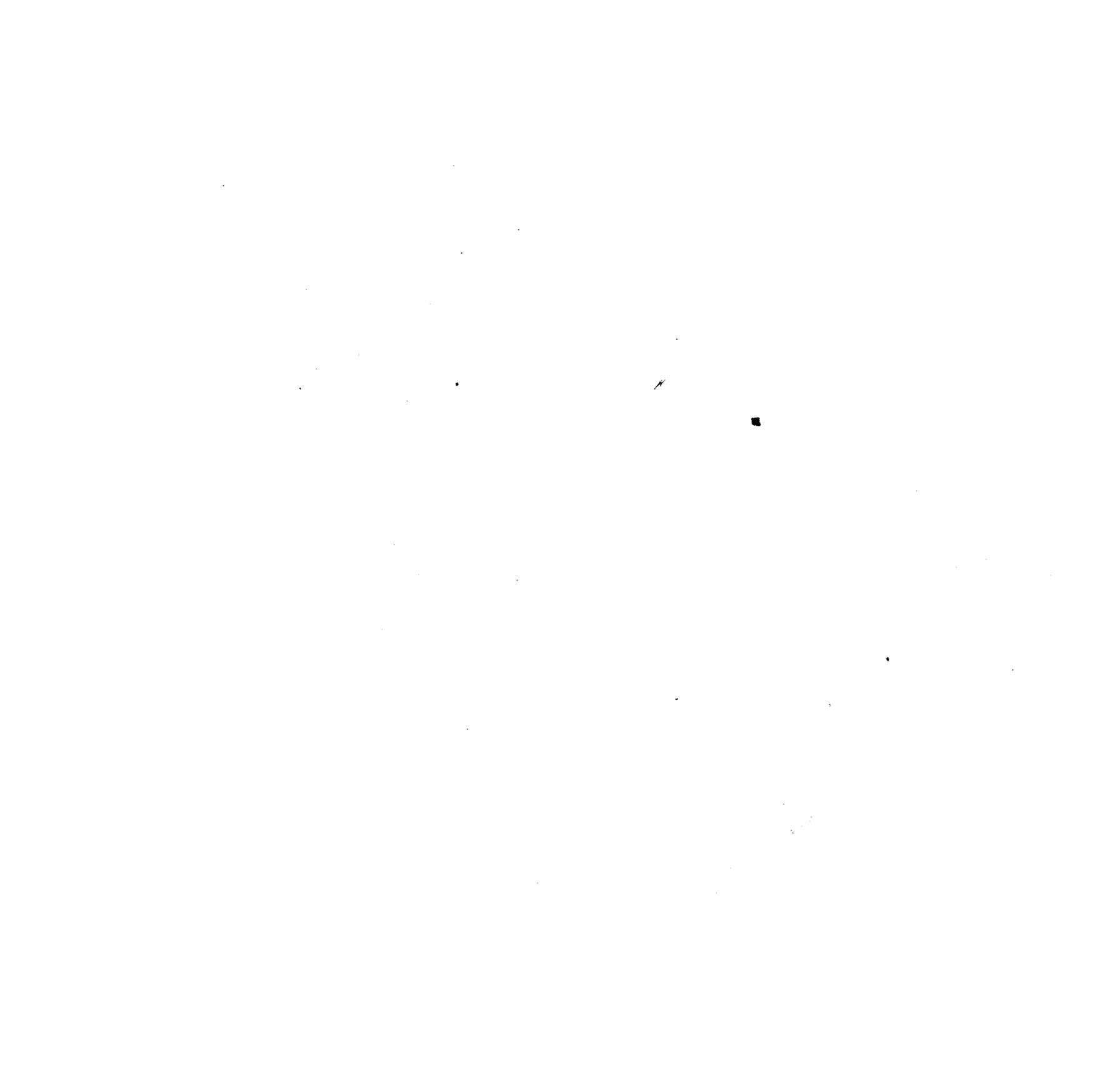
TOME DIXIÈME

In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas

ST. AUGUSTIN.

MONTREAL
IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR E. SENÉCAL
N^{os} 6, 8 et 10 Rue Saint Vincent

1873



FLEURANGE.

XXXIX

(Suite.)

Clément s'étendit en effet dans le fauteuil, alluma un cigare, prit un journal et attendit sans impatience le jeune diplomate au coin d'un bon feu (sans préjudice du grand poêle placé au fond de la chambre) qui ne semblait pas de trop dans cette saison rigoureuse. Cependant au bout d'une heure, il commençait à trouver qu'il perdait son temps, lorsque le vicomte de Noisy reparut les mains pleines de lettres qu'il jeta sur la table.

— Ouf ! dit-il, ce n'est pas le tout de lire et de déchiffrer, il va falloir chiffrer maintenant, et je ne sais plus quand je pourrai quitter la chancellerie.

— Pouvez-vous du moins, sans indiscretion, me dire un mot de vos dépêches ?

— Oui : elles sont fort bonnes. Tout est fini. La lutte a été énergique, mais courte. Le nouvel empereur a été admirable. Les régiments révoltés sont rentrés dans l'obéissance, tous les chefs du complot sont pris. La seule chose grave, c'est que parmi eux, il se trouve plusieurs personnages appartenant à la noblesse et qu'une quantité d'hommes sont compromis. Ceci m'intéresse plus qu'un autre, parce qu'avant de venir ici, j'étais à l'ambassade de Pétersbourg, et je les connais tous.

— Et nomme-t-on quelques-uns de ces chefs ? dit Clément.

— Sans doute : Troubetzkoi, Rilieff, Mouravieff, Wolkonsky et

une foule d'autres. Mais parmi tous ces noms, il s'en trouve un que je suis confondu de rencontrer là. Qui jamais eût imaginé que Walden irait se fourrer dans une bagarre pareille ?

Clément eut un soudain battement de cœur.

— Walden, dites-vous ? Quoi le comte Georges de Walden ?

— Lui-même. Le connaissez-vous, par hasard ?

— Oui, je le connais.

— Eh bien, concevez-vous qu'un homme intelligent et distingué comme il l'est, ait pu tremper dans un pareil complot ? Complot atroce, car il ne s'agissait de rien moins que d'assassiner l'empereur et de déclarer ensuite une république insensée à laquelle il paraît que le nom de Constantin servait uniquement de prétexte.

— Et le comte Georges est gravement compromis ? demanda Clément.

— On ne saurait l'être d'avantage : il est classé parmi ceux qui n'ont d'autre alternative à attendre que la Sibérie ou la mort... Mais pardon, Dornthal, il faut que je vous quitte. Je gage que nous allons piocher toute la nuit. Tenez, dit-il en fouillant dans sa poche, voici une lettre que ce même courrier vient de m'apporter de Pétersbourg. Vous y trouverez peut-être sur tout cela des détails qui vous intéresseront.

Le jeune attaché disparut par la porte de la chancellerie et Clément sortit de la chambre et de la maison, et se trouva dans la rue avant d'être remis de la stupeur dans laquelle l'avait jeté la nouvelle qu'il venait d'apprendre. Il se dirigea machinalement vers le bureau où l'attendait Müller, lui rendit compte de ce qu'il venait d'apprendre, à l'exception du fait en comparaison duquel tous les autres incidents de cet événement politique étaient devenus pour lui insignifiants, puis il demeura quelque temps à son poste, faisant un effort surhumain pour maîtriser ses pensées et les ramener à la besogne qu'il avait à faire. Une fois terminée, il prit congé de Müller et regagna avant lui leur logis commun où, sans s'arrêter comme de coutume chez ses voisins, il monta dans sa chambre et s'y enferma. Il avait besoin d'être seul et d'examiner à loisir ce qu'il y avait à faire en présence d'un événement si imprévu et si grave.

Gabrielle !... Il ne pensait qu'à elle, à elle seule. Comment supporterait-elle un tel coup ? et comment le lui apprendre ?

Il demeura longtemps plongé dans ses réflexions, sans songer à la lettre qu'il avait dans sa poche. Il s'en souvint enfin et, dans l'espoir d'y puiser quelque lumière, il en commença la lecture attentive.

Après quelques préambules, qu'il parcourut rapidement des yeux, il en vint à ce qui suit :

“ ... Cette conspiration, qui a éclaté comme la poudre et qui semblait être un effet spontané de l'indécision qui a plané sur les premiers jours de ce règne (permettant de douter lequel des deux frères était le véritable empereur), elle date, au contraire, de loin, à ce qu'il paraît. On m'assure qu'elle a des ramifications étendues et profondes, et que ceux qui l'ont véritablement ourdie et menée ne se sont emparés que comme prétexte des circonstances qui ont suivi ici la mort d'Alexandre. Leur plan, dit-on, était formé et devait s'exécuter au printemps si la vie du défunt empereur se fût prolongée jusque-là. Mais ce qui semble également certain, c'est qu'un grand nombre de ceux qui se trouvent aujourd'hui gravement compromis n'avaient qu'une idée fort imparfaite de ce dont ils s'agissait. De ce nombre, je n'en puis douter, est notre pauvre ami, Georges Walden. Vous savez que de tout temps, il rêvait des réformes possibles ou impossibles. Le malheureux a voulu que, dans le courant de cette année, il ait rencontré en Italie un certain Iusto, lequel est un homme fort intelligent et fort habile, mais un intrigant capable de tout, mêlé depuis dix ans à tous les complots qui ont agité l'Italie et l'Allemagne. Incarcéré, puis relâché, Dieu sait comment, portant mille noms ; en un mot, un de ces êtres malfaisants dont les chefs véritables des grandes trames qui nous entourent font de dociles instruments. Georges s'était trouvé rapproché de lui par hasard, et il se laissa un jour persuader par lui d'assister une fois et par simple curiosité, à une réunion où, par un hasard beaucoup plus malheureux, se trouvait ce jour-là un de ces chefs dont je viens de parler. Celui-ci comprit vite le parti qu'il y aurait à tirer du nom, de la position, de l'enthousiasme de Georges et même de son ignorance du fond des choses. Il le détermina à se rendre dans un temps donné à Pétersbourg, et à se tenir prêt à seconder un mouvement combiné dans le but de faire une manifestation préparée avec le plus grand secret, mais assez nombreuse pour qu'elle ne pût pas être étouffée. Elle devait, disait-il, avoir pour effet la réalisation de quelques-unes des chimères de Georges. Je tiens ces détails du marquis Adelardi, ce Milannais si aimable qui passa l'hiver ici il y a trois ans, et qui, vous le savez, est intime ami de Georges. Le marquis, inquiet de son départ subit de Florence, inquiet surtout au bout de trois mois, de ne pas le voir revenir, était venu le rejoindre. Il n'y est arrivé que trois jours avant ce fatal 24. Il paraît certain que ce jour-là Georges se trouvait sur la place au premier rang, parmi les insurgés. Adelardi prétend qu'il s'y est rendu de bonne foi, convaincu par ceux qui

voulait l'y entraîner que la renonciation de Constantin était une fable et qu'il fallait maintenir ses droits, dans l'intérêt de leurs projets, que ce prince était prêt, disait-on, à seconder. Quoiqu'il en soit, ce qui n'est que trop vrai, c'est que sur cette place, et tout près de lui, se trouvait ce même Lasko, qui a été tué au moment où il tirait à bout portant un coup de pistolet sur le grand-duc Michel. Un témoin (un seul, car il faut du courage pour témoigner en faveur d'un homme en cette situation) a déclaré que c'était Georges qui avait détourné l'arme meurtrière, et sauvé ainsi la vie du grand-duc, avant que l'aide de camp de celui-ci eût frappé l'assassin. Mais les esprits sont trop échauffés contre lui à la cour et à la ville pour qu'on ose faire valoir cette circonstance en sa faveur. Lui-même refuse obstinément de s'en prévaloir, et son attitude hautaine, depuis qu'il est arrêté, n'arrange pas ses affaires. Ce qui les complique encore, c'est la présence chez lui, en qualité de secrétaire, d'un Italien que ses relations avec Lasko rendent on ne peut plus suspect. Cet Italien, que l'on nomme Fabiano Dini, était aussi sur la place le jour de l'émeute et y a même été grièvement blessé."

Ici Clément s'arrêta. Ces dernières lignes avait porté son émotion au comble. Toutes leurs vagues terreurs étaient donc confirmées, et la destinée fatale de son cousin se poursuivait jusqu'au bout! Malheureux, et portant malheur! Oui, c'était bien là Félix : capable d' percevoir sa honte, incapable d'en sortir ; cherchant l'action et le danger, ayant pourtant besoin de ne pas quitter l'ombre où il cachait sa vie, il devait être la proie facile de ces agitateurs souterrains, qui alors, plus encore peut-être qu'aujourd'hui, minaient sourdement l'Europe. Il devait devenir bientôt leur agent, utile par ses talents, commode par son mépris du danger et de la mort, et arrivé vite par cette voie au terme inévitable où elle conduit.

Clément arpenta longtemps sa chambre sans parvenir à remettre de l'ordre dans ses pensées ; enfin, après de longues réflexions, il en vint à la conclusion que le procès de Georges traînerait sans doute en longueur, que, peut-être, il aurait une solution moins tragique que ne semblait le faire craindre cette lettre, qu'en tout cas, il fallait, si on le pouvait, épargner à sa cousine toutes les angoisses de cette incertitude. A Rosenhain, la chose était facile, car la lecture des journaux était interdite au professeur et il n'en paraissait aucun dans le salon où se réunissait la famille. Hansfelt seul les recevait et en prenait connaissance de son côté. Il se hâta d'écrire quelques lignes à sœur Hilda, en lui confiant tout ce qu'il venait d'apprendre et lui recommandant, ainsi qu'à Hansfelt, de veiller à ce que Gabrielle ne fut informée de rien : " Dans huit jours, disait-il en ter-

minant, je serai à Rosenhain et nous aviserons ensemble, chère sœur, à ce qu'il conviendra à faire plus tard. En attendant, je compte sur toi, tu es prudente et tu l'aimes."

Le frère et la sœur ne s'étaient jamais parlé jusqu'à ce jour du sujet qu'il venait d'aborder, mais depuis longtemps ils s'étaient compris. Il se trouvèrent alors complètement d'accord, et Fleurange eût ignoré longtemps encore ce qu'ils voulaient lui cacher, sans une circonstance imprévue qui vint, quelques jours plus tard, renverser le plan qui leur avait été dicté par leur prudence et leur tendresse.

XL

"Vous avez *toujours* des pauvres parmi vous!" c'est là une prédiction divine, et l'expérience humaine y ajoute: "Et vous en aurez *partout* à moins que, indifférents ou coupables, vous n'en détourniez volontairement les yeux."

Mademoiselle Joséphine, nous le savons bien, n'était pas au nombre de ces aveugles ou de ces endurcis, aussi se trouva-t-elle bientôt avoir autant d'occupations sur les bras à Heidelberg qu'à Paris, avec une différence toutefois, qui était pour elle une mortification sensible, c'était qu'elle ne pouvait ici communiquer avec ses pauvres protégés autrement que par des gestes, rarement, de part et d'autre, assez expressifs pour être facilement compris: ceci l'avait obligée à ce qui avait toujours été pour elle le côté préféré de la charité, c'est-à-dire aux bonnes paroles et parfois aux longues causeries dont elle aimait à accompagner chez les pauvres ses visites et ses aumônes.

"Je ne leur demanderai que de comprendre un peu le français, disait-elle; il me semble que ce serait si facile pour eux, tandis qu'il m'est tellement impossible de comprendre l'allemand!" En un mot, ne pas savoir le français et savoir l'allemand semblait à mademoiselle Joséphine un mystère de la nature! Toutefois, comme les pauvres habitants s'obstinaient à ne parler que leur langue, et qu'il ne fallait pas leur en vouloir au point de ne pas les secourir, mademoiselle Joséphine avait été fort heureuse d'accepter Fleurange pour messagère de ses charités aussi bien que pour interprète. Tous les jours, à la même heure, la jeune fille arrivait chez-elle tantôt pour l'accompagner, tantôt pour prendre ses ordres et pour aller faire, à sa place sa tournée quotidienne.

Elle trouvait d'ordinaire mademoiselle Joséphine dans son laboratoire, c'est-à-dire dans une chambre située au rez-de-chaussée,

dont le principal ameublement était une vaste armoire, réceptacle de toutes sortes d'objets destinés à être distribués à ses protégés présents ou futurs, car elle aimait les provisions, et il était rare qu'une nécessité des pauvres la trouva dépourvue du moyen de la soulager immédiatement.

— Tenez, Gabrielle, lui dit-elle un matin où Fleurange paraissait comme de coutume, son panier sous le bras, pour chercher le charitable bagage de la journée, regardez, tout est préparé.

Et elle désignait les objets placés sur une table qui, avec la grande armoire et deux chaises, composaient tout le mobilier de la chambre. Là, en effet, se trouvaient rangés en bonne ordre : d'un côté, deux paires de bas et un jupon de laine, de l'autre, une terrine fermée contenant du bouillon, une petite quantité de sucre, enfin une bouteille de vin, un sac de tabac et deux ou trois journaux. A tout cela était ajoutée une petite fiole dont le contenu ne pouvait être deviné sans explication.

— Les bas et le jupon, dit mademoiselle Joséphine, sont pour la mère de la petite fille à qui vous avez porté des vêtements hier. La terrine et le sucre sont pour la pauvre vieille que vous savez, ainsi que cette fiole d'eau de mélisse, fabriquée par moi même, et qui n'en est pas plus mauvaise pour cela, enfin le vin et le tabac sont pour l'invalidé, le vieux soldat menuisier, chez qui vous avez été la semaine dernière. Sa fille a trouvé moyen de me faire comprendre hier, que ce qui ferait le plus de plaisir à ce pauvre homme, ce serait de lui prêter de temps à autre quelques gazettes ; vous lui donnerez celles-là, que je me suis fait apporter ce matin à son intention. Ah !... à propos, votre cousin Clément m'a laissé deux excellents cigares pour lui, ... je le sai oubliés ; je vais aller les chercher, en attendant, mettez tout cela dans votre panier.

Et la bonne mademoiselle Joséphine quitta la chambre pour aller chercher les cigares. Il fallait pour cela passer au premier étage, mais elle n'avait pas l'habitude de compter ses pas lorsqu'il s'agissait de faire un plaisir grand ou petit à autrui. Seulement elle ne gravissait pas les escaliers tout à fait aussi vite qu'autrefois, et, pour aller et revenir, il lui fallut bien près d'un quart d'heure.

Pendant ce temps Fleurange, debout devant la table, rangeait dans son panier les différents objets préparés pour elle, et elle allait en dernier lieu y placer les deux journaux lorsque ses yeux tombèrent sur quelques lignes de l'un d'eux qui la firent tressaillir. Elle le saisit, l'ouvrit et se mit à lire avec une curiosité ardente. Tout d'un-coup elle poussa un faible cri, le journal s'échappa de ses mains tremblantes... un voile obscurcit sa vue... et lorsque sa

vieille amie reparut, elle la trouva étendue à terre, pâle, glacée et privée de connaissance.

Mademoiselle Joséphine ne manquait heureusement ni de présence d'esprit, ni d'expérience; elle se hâta de s'agenouiller près de la jeune fille évanouie, releva sa tête et la soutint dans ses bras; puis elle tira de sa poche un flacon qu'elle lui fit respirer; et tout en lui prodiguant ses soins elle se creusait la tête pour deviner ce qui avait pu causer un si étrange accident à une personne d'ordinaire si calme et si robuste. Au même instant, le journal tombé aux pieds de la jeune fille frappa ses regards.

— Ah ! se dit-elle, elle a lu ce grimoire : elle y a peut-être trouvé quelque mauvaise nouvelle ; mais quelle nouvelle, grand Dieu ! a pu la mettre dans cet état ? Chère enfant poursuivit-elle, en regardant avec tendresse le pâle et beau visage qu'elle tenait appuyé sur son épaule, elle disait encore hier qu'elle ne s'était jamais évanouie qu'une seule fois dans sa vie, le jour, à Paris, il y a deux ans, où elle tomba de faiblesse et de faim devant nous.

Pauvre mademoiselle Joséphine ! la compassion et le souvenir qu'elle réveillait ainsi lui causèrent un double attendrissement ; et ses yeux étaient encore remplis de larmes lorsque ceux de Fleurange se rouvrirent et se fixèrent sur elle avec une expression de surprise suivie bientôt d'un retour imparfait de la mémoire.

Elle se souleva lentement ; mais avant que mademoiselle Joséphine eût pu l'aider à se lever, elle passa ses deux bras autour du cou de sa vieille amie.

— O chère mademoiselle ! murmura-t-elle, le saviez-vous ?

La pauvre Joséphine ne s'était jamais trouvée aussi embarrassée ; dire qu'elle ignorait totalement de quoi il s'agissait, c'était inviter une confidence au plus haut point inopportune en ce moment ; dire le contraire avait d'autres inconvénients. Elle opta cependant pour cet innocent petit mensonge.

— Oui... oui... ma pauvre petite ; mais à quoi bon vous en parler en ce moment ? Calmez-vous, ne dites rien maintenant ; nous parlerons de cela plus tard. Soyez tranquille, ajouta-t-elle à tout hasard, tout s'arrangera, pourvu que vous preniez ce que je vais vous donner.

Et, après avoir aidé Fleurange à se lever et l'avoir placée sur une chaise, elle courut chercher un verre d'eau, dans lequel elle versa quelques gouttes de l'eau de mélisse, véritable panacée entre ses mains, et elle le porta aux lèvres de la jeune fille. Fleurange but le verre tout entier, puis elle respira profondément :

— Que m'est-il donc arrivé ? dit-elle.

— Rien. Vous avez eu une défaillance, voilà tout.

— C'est étrange, cela ne m'arrive jamais.

Elle passa la main sur son front.

— O mon Dieu ! je me souviens de tout maintenant, s'écria-t-elle tout d'un coup ; mais est-ce vrai ? Ne pourrait-ce point être un mensonge, une fable faite à plaisir ?

— Qui peut le dire ? répondit vaguement mademoiselle Joséphine. Peut-être bien ? on dit tant de choses.

— Mais dites-moi maintenant tout ce que vous savez.

— Non, non, pas maintenant, Gabrielle, pas maintenant ; vous n'êtes pas en état de m'entendre. Faites ce que je vous dis, tranquillisez-vous. Nous causerons plus tard.

Fleurange se tut. Au bout d'un moment elle se leva :

— Je vais bien, dit-elle, mes forces sont revenues.

Elle releva ses longs cheveux tombés en désordre sur ses épaules, ramassa le journal et le mit dans sa poche, puis elle replaça sur sa tête le petit bonnet de velours garni de fourrure qu'elle portait habituellement pour sortir en hiver :

— Chère Joséphine, merci et pardonnez-moi. Me voilà remise. Pour aujourd'hui, cependant, je ne puis aller faire les visites sur lesquelles vous comptiez.

— Non, je le crois bien, en vérité.

— Il faut que je rentre tout de suite.

— Oui, assurément, je vais avec vous ; il faut vous mettre au lit. Vous qui êtes pâle d'ordinaire, vous avez en ce moment les joues de la couleur de ceci.

Et elle désignait un rideau de coton, du rouge le plus vif, suspendu à la fenêtre.

— Non, non, je ne suis pas malade, dit Fleurange, les yeux animés ; l'air me fera du bien, au contraire, n'ayez pas peur, vous voyez que cette faiblesse est tout à fait passée.

Comme mademoiselle Joséphine n'avait pas la moindre idée de la cause de cette indisposition soudaine, et qu'en apparence la jeune fille semblait être en effet rendue à son état habituel, elle ne s'opposa point à son désir de s'en aller seule et à pied ; la distance n'était pas longue, Fleurange la franchissait tous les jours sans escorte. Elle la laissa donc partir et la conduisit seulement jusqu'à la porte de sa petite cour, où elles se séparèrent en se disant :

— A ce soir !

XLI

Il faisait un froid de cinq ou six degrés : le petit bonnet que portait Fleurange couvrait son front et laissait à découvert les tresses de son épaisse chevelure, qu'elle recouvrait de son capuchon lorsqu'elle voulait se mieux garantir du froid. En ce moment elle ne prit pas cette précaution : serrant seulement autour de sa taille les plis épais de son manteau, elle se mit à marcher rapidement. L'air vif et glacé rafraîchissait son visage brûlant et l'aidait à reprendre ses forces, et, sauf l'animation inusitée de son teint et de ses yeux, il ne demeurait aucune trace de sa récente défaillance lorsqu'elle parvint au terme de sa course. A peine rentrée, et sans s'arrêter un instant, elle monta tout droit au premier étage, et, après avoir frappé un léger coup à la porte, elle entra dans une chambre située entre la sienne et celle d'Hilda. Cette chambre servait de cabinet de travail à Karl Hansfelt depuis son arrivée à Rosenhain. Lorsque Fleurange parut, la jeune femme et son mari s'y trouvaient ensemble.

En la voyant, tous les deux firent un mouvement de surprise, et interrompirent leur conversation avec un certain embarras.

Ce mouvement n'échappa pas à Fleurange.

— Je devine, dit-elle, avec émotion, mais sans hésiter, quel était le sujet de votre conversation, et c'est celui-là même dont je veux vous parler.

Sa cousine la regarda et fut incertaine de ce qu'elle devait répondre,

— Hilda, dit Fleurange, nous sommes convenues ensemble que tu ne parlerais plus du comte Georges jusqu'au jour où je le nommerais la première. Eh bien, je le nomme aujourd'hui, et je viens vous demander à tous les deux de me dire ce que vous savez sur lui. Tenez, continua-t-elle, en jetant sur la table le journal qu'elle avait apporté, lisez cela, et dites moi maintenant tout ce que j'ignore.

Que lui répondre ? Elle était là devant eux, si calme, si ferme, si décidée, qu'aucune résistance ne semblait plus être désormais possible.

Hansfelt parcourut le journal : il vit que l'article tombé sous les yeux de Fleurange ne contenait point de détails, mais seulement une liste des accusés, suivie de quelques commentaires fort clairs sur le sort qui leur était réservé. Sur cette liste figurait, parmi les premiers, le nom du comte Georges.

— De quoi l'accusait-on ? quel est le crime dont il s'agit ? dit-elle, d'une voix brève.

Hansfelt hésitait encore. Mais sa femme connaissait mieux que lui celle qui l'interrogeait ainsi :

— Karl, lui dit-elle, tu peux parler, et tu le dois. Il ne faut plus maintenant rien cacher à Gabrielle.

— Et pourquoi l'avez-vous fait jusqu'à ce jour ? dit Fleurange. Ah ! oui, je comprends (et une faible rougeur colora son front) mon secret, que je croyais si bien gardé, vous l'avez tous pénétré !

— Non, non, s'écria Hilda ; — moi seule — et tu sais que je ne puis rien faire à Karl — moi et Clément.

— Clément aussi ? dit Fleurange, avec un mouvement de surprise et de confusion pendant lequel sa rougeur devint plus vive. Mais, au fait, qu'importe ? poursuivit-elle. Je ne cache plus rien à personne, et je ne veux plus rien ignorer non plus. Parlez, Karl ! Sachez-le donc, et sachez-le bien, j'ai de la force, et il ne faut jamais me ménager. La surprise seule a pu me saisir un instant. Maintenant, je suis préparée à tout. Je vous écoute.

Mais, malgré ces paroles, lorsqu'après une nouvelle hésitation, Hansfelt se décida enfin à la satisfaire, lorsqu'il commença le récit détaillé des circonstances qui avaient placé Georges dans le péril suprême où il se trouvait, les couleurs que le froid, l'émotion, la rapidité de la marche avaient données à la jeune fille, s'évanouirent complètement, et tandis qu'elle l'écoutait, elle devint d'une pâleur livide.

— La Sibérie ou la mort ! répéta-t-elle deux ou trois fois à voix basse, comme si elle avait eu autant de peine à comprendre qu'à proférer ces terribles paroles.

— Quant à la plus terrible de ces deux sentences, il y a lieu d'espérer qu'il y échappera, dit Hansfelt.

Fleurange frissonna,

Lui ! lui ! Était-ce bien de lui qu'on parlait ainsi ?

— Mais, dites-moi, Karl, n'y a-t-il qu'une seule alternative ? ne pourrait-il pas être condamné à la prison, à l'exil ? Ce sont là aussi de grandes et terribles punitions ! Pourquoi ne me parler que de deux sentences, l'une presque aussi horrible que l'autre ?

Hansfelt secoua la tête :

— Son nom, dit-il, son rang, les bienfaits dont la cour a complé sa famille, les faveurs qu'on lui a tant de fois offertes à lui-même, tout, aux yeux de ses juges, aggravera son crime. Sa vie, je l'espère, sera épargnée, mais...

— Mais... les mines, les fers, la redoutable et cruelle Sibérie...

vous croyez qu'il sera condamné à en subir toutes les rigueurs sans adoucissement ?

Hansfelt se tut. Hilda serra dans les siennes les mains de Fleurange et posa tendrement ses lèvres sur son visage décoloré.

— C'est assez, et c'est trop, dit Hansfelt. Pourquoi, Gabrielle, m'interroger ainsi ? Hilda pourquoi m'avoir dit de lui répondre.

— Parce que je veux tout savoir, dit Fleurange, en relevant son front, qu'elle avait un instant appuyé sur l'épaule de sa cousine, et en reprenant toute la fermeté de sa voix.

Puis, après un moment de silence, elle reprit :

— Ainsi donc, rien ne peut le sauver ?

— Vous avez voulu savoir la vérité sans déguisement, Gabrielle, et je ne l'ai pas cachée. Selon toutes les probabilités humaines, rien ne peut soustraire le comte Georges au sort qui l'attend, cela est hors de doute. Mais il arrive parfois en Russie qu'une volonté soudaine et capricieuse du souverain arrête la main de la justice. Toutefois, ce serait vous tromper, si je n'ajoutais pas que rien ne permet d'espérer qu'il puisse être l'objet d'un acte de clémence de cette sorte. Tous, au contraire, s'accordent à dire que l'irritation contre lui est extrême et dépasse celle qu'inspire tous les autres conjurés.

Fleurange demeura longtemps pensive :

— Merci, Karl, dit-elle enfin. Vous me direz maintenant toujours tout ce que vous apprendrez, n'est-ce pas ?

Après avoir reçu de lui la promesse qu'elle demandait, elle allait quitter la chambre.

— Ah ! encore une question, dit-elle. Il faut que ma tête soit bien troublée, pour ne vous avoir demandé encore si on sait comment sa malheureuse mère a appris cette nouvelle, et comment elle la supporte.

— Clément a entendu dire qu'au moment même où elle l'avait reçue à Florence, elle s'était mise en route pour se rendre à Pétersbourg.

— A Pétersbourg ! dans cette saison ! elle mourra en route, la pauvre femme.

— Je ne puis vous en dire rien de plus. Clément arrive ce soir ; il aura peut-être recueilli quelque autre nouvelle.

Mais le soir, à l'arrivée de Clément, Fleurange, vaincue par la fatigue et les émotions de la journée, était hors d'état de quitter sa chambre. Sa tante, établie près d'elle, avait déclaré qu'elle ne verrait plus personne de la journée, et l'entrevue qu'elle avait espéré avoir avec Clément ce soir, la fut remise au lendemain.

Clément, pendant ce temps, se prépara à la phase nouvelle de l'épreuve qui l'attendait, en se faisant raconter en détail tout ce

qui s'était passé. Mademoiselle Joséphine apprit alors à tous l'accident survenu à Fleurange chez elle, et elle apprit elle-même, en retour, avec un intérêt mêlé du plus profond étonnement quelle avait été la cause réelle de cet évanouissement. De toutes les souffrances de ce monde, celles que peut causer la passion lui étaient complètement inconnues. On lui eût soudainement annoncé que sa chère Gabrielle était atteinte de démence ou de consommation, qu'elle n'eût pas été plus surprise et plus inquiète. Peut-être même l'eût-elle été moins, car, en ce cas, il ne se fût point mêlé à sa tristesse la terreur qu'inspire l'inconnu et la complète ignorance du remède qui accompagnait celle du mal, et joignait ici l'impuissance à l'inquiétude. Elle, qui avait tant de remèdes, petits et grands, à proposer en toute circonstance, elle ne pouvait absolument rien imaginer qui convînt à celle-ci.

Comment ce personnage inconnu, dont elle n'avait jamais entendu le nom jusqu'à ce jour pouvait-il être devenu tout d'un coup si important pour le bonheur de cette chère enfant, entourée de tant d'autres tendresses, et qui avait toujours semblé si heureuse au milieu d'eux ?

Ceci était à ses yeux un phénomène plus grand encore que celui de savoir l'allemand ; mais celui-ci, elle résolut de l'étudier, " car enfin, pensa-t-elle, un jour peut venir où il se trouvera quelque chose à faire pour elle, qui tombera sous ma compréhension et qui sera en mon pouvoir. Je veux tâcher de ne pas l'ignorer, afin de ne pas perdre l'occasion d'en profiter."

Cette vague espérance pour l'avenir consola mademoiselle Joséphine de son incompétence présente et servit, pour le moment, de satisfaction au dévouement désorienté de sa bonne âme.

XLII

Le lendemain matin, Fleurange ne se ressentait plus de l'ébranlement physique du jour précédent et était debout à son heure accoutumée, c'est-à-dire au point du jour. Elle s'enveloppa, comme de coutume, dans son épais manteau, mit son petit bonnet fourré, et s'achemina vers l'église où, chaque jour, dans cette saison, elle entendait la première messe.

Là, elle rejeta son capuchon en arrière et s'agenouilla le plus près possible de l'autel. L'église était si sombre que chacun y apportait avec soi une lanterne, un bout de cierge ou tout autre moyen portatif d'éclairage, afin de s'aider à lire, et ces lumières diverses, augmentant avec le nombre des fidèles, finirent par répan-

dre dans l'église une lueur qui permettait à peu près de distinguer les objets et les personnes qui s'y trouvaient.

Fleurange n'avait point apporté de lumière. Elle n'en avait pas besoin, car elle n'avait pas de livre, mais elle n'en était pas moins profondément recueillie. Les mains jointes, la tête levée, les yeux fixés sur l'autel, son profil pur et régulier vivement éclairé par le cierge de sa voisine, elle ressemblait, dans sa pâleur et son immobilité, à une blanche statue de marbre couverte d'une sombre draperie. Elle priait avec ferveur, mais sans agitation, sans larmes, sans même mouvoir ses lèvres; son âme était tout entière dans son regard, et son regard exprimait tout ensemble la foi qui implore et espère, la soumission qui accepte et le courage agit. C'était une prière dont il fallait se relever, ou exaucée, ou soumise et fortifiée.

La messe achevée, toutes les lumières s'éteignirent tour à tour, et la lueur du jour, tremblante et incertaine, les remplaça et grandit bientôt assez pour qu'en se levant après les autres, lorsque l'église était presque vide, Fleurange pût reconnaître Clément debout à quelques pas d'elle. Il la suivit jusqu'à la porte de l'église, où elle prit de sa main l'eau bénite, puis ils sortirent ensemble.

Il faisait maintenant grand jour; mais le ciel était gris, une bise violente soulevait la neige tombée, et lorsqu'ils eurent quitté l'abri du grand mur de l'église, ils se trouvèrent en face d'un véritable tourbillon de vent et de neige qui fit chanceler Fleurange. Clément la soutint; puis il garda son bras, et ils marchèrent quelque temps sans se parler.

Malgré lui, Clément redoutait cet entretien, et il rassemblait toutes ses forces pour écouter tranquillement ce qu'elle allait lui dire. Mais enfin, comme elle gardait le silence, ce fut lui qui parla le premier :

— Vous étiez malade hier au soir, Gabrielle. J'étais loin de m'attendre à vous trouver ce matin de si bonne heure à l'église, et par un temps si rude.

— Malade? répondit Fleurange. Non, je n'étais pas malade, mais j'avais eu un grand saisissement. Vous le savez, Clément, n'est-ce pas?

— Oui, Gabrielle, je le sais.

Ces simples paroles échangées, la barrière était franchie. Le fantôme des pensées de Clément était maintenant vivant et présent entre eux: mais les natures énergiques préfèrent les plus dures réalités aux appréhensions vagues, et même aux vagues espoirs; et Clément sentit son courage croître à mesure que s'enracinait dans son âme une abnégation plus complète de lui-même.

— Pourquoi, lui dit-il, après un moment de silence, pourquoi, Gabrielle, ne m'avez vous pas traité jusqu'à présent avec la confiance que vous m'accordiez jadis ?

A cette question elle répondit sans hésiter :

— Parce que je m'étais imposé de ne plus jamais parler de *lui*... je me l'étais imposé, poursuivit elle, sans remarquer le léger tressaillement que son cousin n'avait pu réprimer, parce que je voulais l'oublier. Il valait donc mieux me taire, même avec Hilda, même avec vous, Clément. Mais maintenant, continua-t-elle, avec une sorte d'exaltation où la douleur et la joie se confondaient ensemble, maintenant je ne pense plus à cela. Il me semble qu'une nouvelle vie commence pour lui et pour moi. Nous sommes pourtant déjà séparés comme par la mort ; mais la mort brise les barrières et réunit aussi. Que vous dirai-je, Clément ? il me semble être plus près de lui aujourd'hui qu'hier, et, en dépit de moi-même (c'est une illusion, je le sais bien), l'idée me vient que, d'une manière ou d'une autre, je pourrai le servir. En tout cas, je n'ai plus aucun motif pour cacher ce que je pense, et cette contrainte de moins est déjà un grand soulagement.

Clément l'écouta sans l'interrompre. Une souffrance aiguë l'atteignait à chaque mot, mais il s'y aguerrissait, à peu près comme on le fait au bruit du feu et au choc des armes, jusqu'à ne plus trahir, même par un battement de paupière, la crainte de la mort ou l'atteinte d'une blessure.

Quant à l'illusion dont elle venait de parler, c'était le dernier rêve de la tendresse et de la douleur. Il ne chercha pas à la contredire.

— Espérons, ma cousine, dit-il d'une voix calme. Tant de circonstances imprévues peuvent en effet surgir pendant la durée d'un procès tel que celui qui commence ! Rien n'est encore désespéré. Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, lorsqu'ils approchaient de la maison, à dater de ce jour, promettez-moi, Gabrielle, de me rendre votre confiance d'autrefois : confiance pour tout me dire, confiance pour tout attendre de moi ! Cette promesse, vous me l'aviez déjà faite : l'avez-vous oubliée ?

— Non, Clément, et je la renouvelle. Vous êtes le meilleur de mes amis, il y a longtemps que je vous l'ai dit ; je le pense aujourd'hui comme alors.

Oui, elle le lui avait dit : il n'avait oublié ni quel jour ni en quel lieu, et son cœur battit à ce souvenir ! Quoiqu'il eût à peine dépassé ses vingt ans et que la branche cueillie près d'elle ce jour-là fût encore verte, il lui semblait qu'une longue vie s'était écoulée entre

ce moment et celui où, aujourd'hui, ils échangeaient à peu près les mêmes paroles.

Toutefois, lorsqu'à la fin de cet entretien, ils se séparèrent après s'être serré la main, il demeura à Clément, de cette sombre matinée d'hiver, une moins douloureuse impression que celle qui l'avait saisie ce beau soir d'été au bord du Necker, où, à la pâle lumière de la lune, il avait reçu, d'un accent de cette voix et d'un regard de ces yeux, une révélation soudaine et fatale.

Aujourd'hui, elle ne lui avait rien appris qu'il ne sût déjà. A défaut de bonheur, un vague avenir de dévouement s'ouvrait devant lui. Cela lui suffisait pour trouver qu'il valait pour lui la peine de vivre.

Ce jour et les suivants se passèrent sans aucun incident nouveau. La nécessité de dissimuler au professeur la préoccupation de tous les obligeait à faire un effort qui n'était inutile à personne, et moins qu'aux autres à Fleurange, qui restait fidèle aux obligations quotidiennes de sa vie, et passait son temps accoutumé auprès du fauteuil de son oncle, ou bien chez mademoiselle Joséphine et chez ses pauvres protégés. Une anxiété fiévreuse se trahissait toutefois dans tous les mouvements de la jeune fille et dans l'expression troublée de ses yeux, lorsque chaque jour, à la même heure, elle venait demander à Hansfelt le contenu de ses journaux. Mais pendant plus d'une semaine rien de nouveau ne vint soulager ou aggraver son angoisse.

Clément était reparti pour Francfort et les jours se traînaient dans une lourde et muette angoisse, lorsqu'un matin (un jour et à une heure où ils ne l'attendaient pas), il apparut tout à coup, apportant une nouvelle imprévue : la princesse Catherine était à Francfort et serait le lendemain à Heidelberg !

Fleurange tressaillit.

La princesse Catherine !... Tous les souvenirs attachés à ce nom se réveillèrent avec une intensité telle, qu'elle demeura, au premier moment, comme suffoquée ; la voix et la parole lui manquèrent à la fois.

— Elle vient ici ! dit-elle enfin, ici, à Heidelberg ! pourquoi ? qui peut l'amener ? Comment le savez vous ? qui vous l'a dit ? Dites-moi tout, oh ! parlez vite, Clément !

Clément la conjura d'être calme, et elle le devint en effet peu à peu à mesure qu'il lui disait ce qu'il avait appris la veille, de la princesse Catherine elle même. Oui, la princesse Catherine qui, informée à son arrivée, par M. Waldheim son banquier, de la présence à Francfort du jeune Dornthal, l'avait fait prier de passer chez elle. Clément s'était rendu, non sans émotion, à cet appel de la mère du

comte Georges, et il l'avait trouvée dans un effrayant état de souffrance et de faiblesse. Il avait eu néanmoins avec elle un long entretien dont le résumé était que, partie de Florence à l'arrivée de la fatale nouvelle, elle avait voyagé nuit et jour jusqu'à Paris, où elle était tombée malade : que de là, néanmoins, au bout de quatre jours, elle s'était remise en route ; mais qu'arrivée à Francfort, le médecin lui avait déclaré qu'elle était absolument hors d'état de poursuivre son voyage, surtout pour affronter la rigueur croissante du climat à mesure qu'elle approcherait de Pétersbourg. Ne pouvant aller plus loin, elle avait résolu de venir au moins jusqu'à Heidelberg, où elle espérait que les soins d'un jeune docteur de cette ville, depuis et déjà alors fort célèbre, la mettraient en état de reprendre au plus vite son triste voyage.

—Je ferai cet effort, avait dit la princesse, car je veux vivre, je veux me rapprocher de lui, si cela est possible, je veux le revoir ! J'espère beaucoup des soins du docteur Ch... et de ceux de votre cousine Gabrielle ; je compte sur elle. Dites-le lui. Dites-lui, avait-elle ajouté en pleurant, que je brûle de la revoir et que je la supplie de venir me trouver dès que je serai arrivée à Heidelberg.

—Et elle y sera demain ? répéta Fleurange avec émotion.

—Oui, à l'entrée de la nuit. Je vais prévenir le médecin et faire préparer pour elle le meilleur appartement de la ville. Mais sans qu'elle me l'ait dit, je suis certain, Gabrielle, qu'elle compte vous y trouver à son arrivée.

Fleurange se contenta de dire qu'elle y serait, mais son cœur battait d'une joie qu'elle avait cru ne plus pouvoir éprouver. Revoir en ce moment la mère de Georges ! N'était-ce pas se rapprocher de lui ? n'était-ce pas la certitude d'entendre prononcer son nom, d'avoir de ses nouvelles directement et promptement ? n'était-ce pas, en un mot, la réalisation d'un vœu secret qu'elle n'avait pas osé formuler ?

Le lendemain, longtemps avant l'heure dite, elle était dans l'appartement préparé pour la princesse, y disposant les meubles de la manière qu'elle savait être le plus conforme à son goût, s'efforçant de toutes les manières d'empêcher la tristesse extérieure des objets d'aggraver celle de la pauvre voyageuse qui, vers la fin de cette longue journée, arriva, en effet, épuisée de fatigue et tomba, en sanglottant, dans les bras de la jeune fille.

Le temps où elle ne craignait d'autre danger pour son fils que celui de la présence de Gabrielle était loin. L'impression présente dominait toujours, chez elle, tout le reste, et son malheur actue-

était bien fait, d'ailleurs, pour l'absorber tout entière. Aussi, en revoyant sa jeune protégée, elle ne songea qu'au bien-être d'avoir retrouvé ses soins et sa présence, à l'heure où le besoin s'en faisait le plus sentir, et tout, hormis son premier engouement pour elle, sembla s'être effacé de sa mémoire.

XLIII

Une lumière adoucie voilait les objets. Un feu brillant pétillait dans une petite cheminée placée comme ornement dans une chambre, bien chauffée d'ailleurs par le poêle allumé extérieurement. La princesse était, comme autrefois, étendue sur un canapé à l'abri d'un grand paravent. Le coude appuyé sur une petite table chargée d'objets qui la suivaient en tous lieux, les pieds couverts d'un grand châle, et près d'elle Fleurange assise sur un tabouret, dans une attitude qui lui avait été familière.

Tout était bien changé, néanmoins, et il ne s'agissait plus maintenant de lui faire la lecture comme autrefois, ou de suivre le cours plus ou moins frivole de ses préoccupations habituelles. Un seul sujet la possédait tout entière, et ce sujet, l'ardent intérêt de celle qui l'écoutait s'en lassait moins encore qu'elle-même. Aussi, la pauvre mère y revenait-elle sans cesse, tantôt avec agitation, tantôt avec l'abattement du désespoir, mais toujours avec une douleur intime et déchirante, à laquelle répondait une douleur égale à la sienne.

C'était la première fois que la princesse Catherine était vaincue par le malheur. Vaincue, mais non transformée, car, de même qu'elle conservait instinctivement toutes ses habitudes élégantes, l'emportement de son caractère demeurait le même et éclatait dans les récriminations auxquelles elle se livrait contre tous ceux qu'elle accusait de l'infortune de son fils, afin de pouvoir lui-même le plaindre sans avoir à le blâmer. Ce fut ainsi que Fleurange l'entendit s'écrier que "Fabiano Dini avait été son mauvais génie !" et elle frissonna en se rappelant son pressentiment trop vite et trop fatalement justifié.

—Oui, dit la princesse, pendant l'un de leurs premiers entretiens, —c'est lui, c'est Fabiano Dini qui l'a mis en rapport avec cet homme maudit... avec ce Lasko !

Et alors elle raconta à la jeune fille l'arrivée à Florence de ce personnage dont la mort tragique lui semblait avoir trop peu expié le mal qu'il avait fait à son fils : quel empire il avait su prendre sur lui, avec quelle adresse et quelle promptitude il avait su démé-

ler toutes les faiblesses de Georges et en profiter ! Elle n'avait pas voulu y croire d'abord ; malgré les avertissements d'Adelardi, elle avait été trop longtemps, trop follement incrédule, mais, une fois ses craintes réveillées, que n'avait-elle pas souffert ! que n'avait-elle pas tenté !... hélas ! tenté en vain !

—Il était toujours ainsi, ce malheureux et cher enfant ! Aucune prudence, aucune crainte du danger ne l'arrêtait jamais sur une pente où l'entraînait son attrait. O les misérables ! ils ont bien su exploiter cette imprudence, cette générosité et ce courage ! Et maintenant ! s'écria-t-elle en se soulevant sur son oreiller, tandis que sa chevelure, épaisse encore mais grisonnante, tombait sur ses épaules dans un désordre inaccoutumé, serait-il possible qu'on le confondit avec eux ? Oh ! que je guérisse ! que je retrouve seulement la force de partir, d'arriver, de voir, ne fût-ce qu'une fois, la jeune impératrice, et j'obtiendrai sa grâce, je le sens ! j'en suis certaine !

Puis elle retomba épuisée et murmura les mots suivants, tandis qu'elle se tordait les mains :

—Et Vera !... Vera !... absente de Pétersbourg en ce moment ! Elle y était attendue, mais qui sait si elle n'arrivera pas trop tard ? Qui sait surtout si elle ne sera pas sa pire ennemie, et s'il n'a pas empoisonné à plaisir la source d'où, en ce moment, pouvait lui venir le salut ?

Ces paroles qui lui eussent peut-être causé un trouble ne furent point entendues par celle à qui elles s'adressaient. Fleurange, en ce moment, s'était doucement éloignée de l'oreiller sur lequel venait de tomber la tête fatiguée de la princesse, et préparait, au bout de la chambre, un calmant que la pauvre malade prenait machinalement d'heure en heure, sans en avoir obtenu le soulagement d'un moment de repos. Cette agitation dévorante qui échappait à l'action de tous les remèdes ne s'apaisait un peu qu'à l'arrivée des lettres fréquentes du marquis Adelardi, lequel, demeuré à Pétersbourg, la tenait exactement au courant de ce qui s'y passait et venait tantôt ranimer ses espérances, tantôt confirmer ses craintes. Mais, jusqu'à ce jour, il n'avait encore réussi à apprendre rien de certain sur le sort qui était réservé à son ami. Aussi, après avoir lu ces lettres avec avidité, les jetait-elle souvent au feu avec désespoir.

Tant d'agitations avaient fini par amener une fièvre ardente, et la princesse était obligée de garder le lit depuis plusieurs jours, lorsqu'un matin, il arriva une nouvelle lettre de Pétersbourg. Fleurange s'approcha doucement de la malade et s'aperçut qu'elle était profondément endormie. Il était important de ne pas troubler ce-

court instant de repos, et d'ailleurs, depuis quelques jours, le médecin avait recommandé qu'aucune lettre ne lui fut remise sans avoir été lue auparavant, afin que, dans le cas trop facile à prévoir où l'une d'elles apporterait quelque sinistre nouvelle, elle ne tombât pas entre ses mains avant qu'elle y eût été préparée. Fleurange s'était engagée à lire ces lettres la première, avec d'autant moins de scrupule que, depuis plus d'une semaine, c'était elle qui en faisait la lecture à la princesse trop abattue pour les lire elle-même.

En ce moment donc, après l'avoir laissée aux soins fidèles de Barbe, elle rentra dans le salon, ferma soigneusement la porte, et brisa le cachet de la lettre qu'elle tenait entre les mains et qui, ainsi que les autres, était adressée à la princesse par le marquis Adelardi.

“ Enfin, lui disait-il, je crois avoir acquis la certitude que vous pouvez être rassurée sur la plus terrible des éventualités de l'avenir. L'extrême rigueur de la loi n'est exercée que contre les chefs reconnus de la conspiration, au nombre de quatre ou cinq. Tous les autres (et Georges sera de ceux-là) subiront une peine terrible, hélas ! mais nous en sommes réduits à nous estimer heureux de ne plus avoir à craindre une plus effroyable encore... Je dis nous, ma chère et malheureuse amie ! car, quant à lui, je redoute, au contraire, l'effet que produira sur lui cette sentence, et je suis persuadé qu'il la regardera comme mille fois plus redoutable que l'autre.

“ Depuis ma dernière lettre, grâce à l'intervention de l'un des ambassadeurs, j'ai obtenu la faveur d'entrer dans la forteresse où Georges est détenu, et d'avoir avec lui un entretien sans témoin. Sa grâce lui a été offerte s'il consentait à nommer quelques-uns de ses complices. Il s'y est refusé, ce qui ne vous surprendra pas. Mais les preuves nombreuses de leurs criminels projets qu'on a fait passer sous ses yeux, dans le but de lui arracher des aveux, lui ont révélé à lui-même la nature de l'entreprise dans laquelle il a laissé follement compromettre son honneur et sa vie. L'effet de cette découverte a été de le jeter dans un morne abattement, et sa seule crainte maintenant, c'est que la mort lui soit épargnée.

“ Je l'ai méritée, par ma folie, Adelardi, m'a-t-il dit, et vous aviez raison de me prédire que cette réflexion dans une extrémité telle que celle où je me trouve n'aurait rien de consolant. Toutefois je saurai subir mon sort sans faiblesse ; vous me faites, je pense, l'honneur de n'en pas douter. Cependant, je ne veux pas me faire plus courageux que je ne le suis, et si, au lieu de mourir, il me fallait traîner en Sibérie la vie d'un condamné, je ne sais à quels excès me porterait le désespoir.” Il faudra donc user d'autant de ménage-

ments pour lui apprendre l'adoucissement de sa peine, qu'à d'autres la rigueur de la leur. D'ici là, j'espère encore réussir à pénétrer jusqu'à lui.

“ En attendant, j'ai appris avec autant d'admiration que de surprise que plusieurs des condamnés à la même peine que lui, auront une consolation imprévue et inouïe. Leurs femmes, leurs admirables et héroïques femmes, ont demandé à partager leur sort, et au moment où je vous écris, plusieurs d'entre elles, que vous connaissez, belles, jeunes, élégantes se préparent à suivre leurs époux, par une sorte de noviciat des rigueurs de la Sibérie. Ces malheureux sont dégradés de leur noblesse, privés de leurs biens, dépouillés de tout au monde, mais on n'a pu leur ravir une tendresse dont rien n'épouvante la noble fidélité. Je vous l'avoue, je me sens honteux et confus, car, en ce moment, je le reconnais, jamais je n'avais compris ou même soupçonné ce que peut recéler d'héroïsme et de générosité le cœur des femmes !...”

Celui de Fleurange palpitait au point de ne pouvoir poursuivre sa lecture. Les yeux baignés de larmes, elle lisait et relisait la page qu'elle venait d'achever, lorsqu'on vint la prévenir que la princesse s'éveillait et demandait s'il était arrivé une lettre pour elle. Depuis quelques jours la terreur de la plus fatale nouvelle s'était emparée de son imagination et lui avait donné parfois des accès de délire. Aussi, lorsque la lettre que l'on vient de lire lui eut été communiquée, elle ressentit une consolation soudaine et inespérée.

La vie ! la vie de Georges serait épargnée ! le temps était devant elle. Elle recommença à tout espérer de l'avenir, et elle reprit une tranquillité comparative qu'elle n'avait pas éprouvée depuis longtemps.

Dans la soirée elle put se lever : elle causa, elle parla avec vivacité de ses projets, de ses espérances, de tout ce qu'elle ferait pour adoucir l'exil de son fils, de ce qu'elle tenterait même pour l'abrégé ; mais, par extraordinaire, Fleurange l'écoutait à peine et ne lui répondait pas.

Vers neuf heures, on vint comme de coutume la chercher. C'était tantôt Julian, et tantôt Clément, qui l'attendait ainsi, en bas, pour lui faire faire le trajet d'une demi-heure qui séparait Rosenhaïn de la maison de la princesse, située à l'extrémité de la ville.

Ce jour-là, elle était si pensive, qu'elle ne remarqua pas quel était celui des deux qui l'accompagnait. Le ciel était étoilé, mais il faisait très-froid et, sous son petit bonnet de velours, ses cheveux flottaient à l'air de la nuit.

—Relevez votre capuchon, Gabrielle, il n'a pas fait encore aussi froid de l'hiver.

C'était la voix de Clément.

Elle sortit brusquement de sa rêverie.

—C'est vous, Clément ! pardon, je ne savais plus si je marchais avec votre escorte ou sous celle de Julian.

Et comme il mettait doucement la main sur son capuchon pour le relever :

—Non, non ! dit-elle vivement, laissez-moi respirer l'air ! Quoi qu'il y ait à peine deux ans que, pour la première fois de ma vie, j'ai vu de la neige, je n'ai pas peur du froid, et je pourrais, s'il le fallait, supporter une température bien autrement rude que celle-ci. Tenez ! et elle découvrit complètement sa tête et fit ainsi quelque pas en exposant son visage et son front à l'air glacial de la nuit.— Vous savez bien, poursuivit-elle, avec une animation qui contrastait singulièrement avec le silence qui l'avait précédé, vous savez que, pendant la campagne de Russie, ceux qui étaient le moins sensibles au froid, c'étaient les soldats napolitains. Eh bien, je suis comme eux, j'ai apporté d'Italie une provision de soleil que bien d'autres frimas que ceux-ci n'épuiseraient pas.

Toutefois, sur les nouvelles instances de Clément, elle remit son bonnet en riant, et ils continuèrent rapidement leur marche, laissant à peine la trace de leur pas sur la neige épaisse et durcie.

Sa gaieté, ce soir-là, était étrange ! Clément la remarqua sans la comprendre. Mais cette voix joyeuse et ce sourire charmant, au lieu de le réjouir comme de coutume, lui causèrent en ce moment un inexplicable malaise, et le rendirent plus triste que jamais !

XLIV

Ainsi que cela arrive fort souvent aux personnes d'un naturel violent et impressionnable, il était rare que la princesse Catherine vît longtemps les mêmes objets sous le même aspect, et bien qu'une douloureuse fixité eût été imposée à ses pensées par les circonstances tragiques qui, tout d'un coup l'environnaient et jetaient un voile sombre et sanglant sur une vie jusque-là si riante, elle trouvait moyen de donner à son malheur mille nuances diverses, et il n'était pas toujours facile de la suivre dans les détours capricieux de sa douleur. Ce qui l'avait consolée un jour l'irritait le lendemain, ce qu'elle avait affirmé le matin, elle le niait le soir, avec véhémence. Parfois elle exprimait ses craintes

exprès pour qu'on les combattit ; dans d'autres instants, elle fondait en larmes à la moindre contradiction, et il n'était plus permis de chercher à la rassurer sans être accusé de cruauté et d'indifférence à son malheur.

Par l'effet de l'une de ces fluctuations, le lendemain du jour où la lettre du marquis Adelardi lui avait semblé si consolante, Fleurange à l'heure de sa visite accoutumée, la trouva livrée au plus sombre abattement.

Tout avait changé d'aspect, ou peut-être serait-il plus juste de dire que tout avait repris à ses yeux l'aspect de la vérité. En effet, était-ce assez que la mort fût épargnée à ce fils adoré, et la vision qui s'offrait maintenant à son esprit n'était-elle point pour elle une torture presque aussi cruelle ? Lui ! Georges, son fils ! ce type achevé, à ses yeux, de beauté, d'élégance et de noblesse, revêtu de l'affreux vêtement des condamnés !... et dans cette foule misérable, s'acheminant seul, vers ces régions désolées, où l'attendaient les plus rudes et les plus humiliants travaux, sans même la consolation d'une amie pour l'encourager, d'une main pour serrer la sienne, d'un cœur pour l'aimer et le lui dire !

— Oh ! s'écriait elle ! avec cet accent qui ne ressemble à aucun autre, comme la douleur d'une mère ne ressemble à aucune autre douleur, oh ! quelque faible, malade et épuisée que je sois, que ne m'est-il permis de le suivre ! Voyez-vous, Gabrielle, il me semble en ce moment que, si cela m'était accordé, je trouverais des forces, je trouverais du courage, et je partirais, j'arriverais, je m'attacherais à sa misérable vie, je partagerais toute la rigueur de cette existence affreuse, et, à force de tendresse, je la lui rendrais supportable !

Plus cette énergie désintéressée était rare chez la princesse, plus ce cri, d'une sincérité indubitable, était saisissant. Pâle, muette, immobile devant elle, Fleurange l'écoutait avec une émotion qui semblait arrêter les paroles que ses lèvres tremblantes auraient voulu articuler.

La pauvre princesse sanglotait et semblait épuisée par sa propre véhémence, lorsque Fleurange s'agenouillant soudainement, tout près d'elle, lui dit à voix basse :

— Vous souvenez vous, princesse, de la promesse que vous avez un jour exigée de votre fils ?

La princesse releva la tête avec une surprise mêlée d'une nuance de ressentiment.

— Qu'est-ce à dire ? Est-ce un reproche que vous voulez me faire en ce moment ? L'heure en est bien choisie, et ceci de votre part me surprend, Gabrielle !

— Un reproche ! s'écria Fleurange. Non, je ne pensais pas à cela, c'était une demande, une prière, ou plutôt, non, c'est une question que je voulais vous faire.

— Une question !

La princesse regarda Fleurange. L'expression de son visage la frappa, et un intérêt mêlé de surprise la tira de son abattement. Qu'allait-elle donc lui demander de si extraordinaire ? et pourquoi avait-elle à la fois le regard si résolu et la voix si suppliante ?

— Dites, parlez, demandez-moi tout ce que vous voudrez, Gabrielle.

— Eh bien, auparavant laissez-moi vous dire ceci. La veille de mon départ de Florence, tandis que je descendais de San Miniato avec lui... avec le comte Georges, il me demanda si je voulais devenir sa femme, en ajoutant qu'il était sûr d'obtenir votre consentement.

— Pourquoi rappeler tous ces souvenirs, Gabrielle ? Je vous croyais généreuse, et vous êtes cruelle !

Fleurange poursuivit comme si elle ne l'eût point entendue :

— Je lui répondis que jamais je n'écouterai ce langage à moins que par impossible, un jour vint, où vous, princesse, vous sa mère, vous me diriez : Sois ma fille, Gabrielle, j'y consens avec joie !

Elle s'arrêta un instant comme si son cœur battait trop fort pour lui permettre de poursuivre.

— Où voulez-vous en venir ? dit la princesse.

— Princesse ! écoutez-moi bien maintenant. Voici ma question : Lorsque la terrible sentence sera prononcée, lorsque le comte Georges de Walden aura été dégradé de sa noblesse, dépouillé de ses richesses, privé même de son nom (vous frissonnez, hélas ! et moi aussi, c'est en frissonnant que je vous parle ainsi), mais enfin... lorsque ce jour sera venu, s'il vous le demandait ce consentement qu'il vous a promis d'attendre, le lui donneriez-vous ?

La princesse la regarda, étonnée, sans avoir l'air de la comprendre.

— Me donneriez-vous à moi-même la permission de lui dire : "Où ?" me diriez-vous enfin ce jour-là : " Gabrielle, sois ma fille, j'y consens ? "

La princesse commençait à entrevoir le sens des paroles qu'elle écoutait, mais elle était stupéfaite et ne pouvait répondre.

— Eh bien, princesse, poursuivit Fleurange tandis que son visage exprimait à la fois une tendresse angélique et un courage viril : dites-les-moi, ces paroles, et je pars ! je serai à Pétersbourg à l'heure où cette sentence sera prononcée, et lorsqu'il sortira de son cachot je serai là ! et avant son départ pour l'exil, un lien nous unira qui me

permettra de le suivre et d'en partager avec lui toutes les rigueurs ! Et si jamais, poursuivait-elle d'une voix plus émue, la tendresse d'une mère, les soins d'une sœur, l'amour d'une femme ont pu adoucir le malheur, mon cœur aura la puissance de toutes ces tendresses ensemble !

Nous le savons, lorsque certaines cordes étaient touchées dans le cœur de la princesse, elles y vibraient fortement et pour un instant, l'enlevaient à elle-même. Mais jamais, dans aucune circonstance de sa vie, elle n'avait ressenti une émotion semblable à celle que lui causèrent en ce moment les paroles et l'accent de Fleurange.

Elle la regarda un instant en silence tandis que de grosses larmes tombaient le long de ses joues, puis enfin, ouvrant ses bras à la jeune fille et la serrant avec passion sur son cœur, elle couvrit de baisers son front et ses yeux, en répétant à plusieurs reprises, d'une voix entrecoupée de sanglots : " Oui, oui, Gabrielle ! sois ma fille, j'y consens avec joie, avec reconnaissance et je te donne en ce moment le consentement et la bénédiction d'une mère !....."

Mme CRAVEN.

(A continuer.)

DISCOURS SUR LE TEMPS. ¹

MESSIEURS,

Elles sont belles et intéressantes ces époques de notre vie où l'âme reçoit toutes les impressions les plus douces, où toutes nos affections se réveillent, où toutes nos émotions se ravivent, où notre esprit se plaît à prendre un nouvel essor dans les champs de l'espérance. Vous l'avez attendu avec impatience ce jour qui couronne vos souhaits, vous l'avez longtemps prévenu par vos désirs, vous l'avez prononcé avec enthousiasme : car c'était un mot magique à vos oreilles, c'était le résumé de toute votre vie, c'était *le jour de l'an* par excellence. Lorsqu'aujourd'hui les cloches ébranlées dans les airs ont annoncé à tous les peuples une nouvelle révolution de jours, tout ce qui pense a tressailli, la grande famille humaine a senti se resserrer les liens qui l'unissaient, et il s'est manifesté un mouvement inaccoutumé dans le monde. Ceux qui avaient participé à la chaleur du même foyer se sont retrouvés ensemble, et le vieillard glacé déjà par les ans a cru rajeunir un moment en voyant à ses genoux ses enfants et les enfants de ses enfants, et ceux-ci ont emporté la bénédiction paternelle, les embrassements d'une mère, les vœux et les présents de leur famille. Le riche comme le pauvre, le puissant et celui-là même qu'écrase

¹ Ce discours fut prononcé par l'auteur, dans une séance publique qui eut lieu dans les fêtes du jour de l'an 1852 au Collège de Montréal. Il avait alors dix-neuf ans et comptait au nombre des plus beaux talents du collège. La mort l'a enlevé à la fleur de l'âge en 1854. Il était né philosophe comme d'autres naissent poètes. La *Revue* aura occasion de publier différentes compositions littéraires qu'il a laissées avant de mourir entre les mains d'un ami intime qui publiera prochainement sa biographie.—(N. E.)

une puissance orgueilleuse se sont réjouis sur le seuil du présent et du passé, les mêmes sentiments ont été leur partage.

Cependant, Messieurs, vous me permettrez de vous le rappeler, si la nouvelle année nous présente tant de charmes, elle nous fournit aussi en grande abondance des considérations amères. Vous avez cru renaître à la vue d'une ère toute nouvelle, un âge d'or vous a souri, mais jetez un regard en arrière, repliez-vous sur le passé. Ce passé est-il à vous maintenant, l'année qui vient de finir vous appartient-elle ? Il n'est personne qui n'ait à regretter des objets qui lui furent chers, et c'est en un tel jour qu'il en sent plus douloureusement l'absence.¹ Semblables à l'arbre qui se pare de nouvelles feuilles au printemps, notre joie est sans mélange si nous ne pensons pas à l'aquilon qui nous enleva nos premiers ornements printaniers. Une main mystérieuse, invisible nous entraîne sans cesse ; emportés sur le flot du torrent, nous saisissons en vain l'arbrisseau qui se rencontre, c'est en vain que nous nous attachons à l'herbe de la vallée, nous allons, nous allons toujours comme le naufragé poussé par une vague furieuse. C'est là, Messieurs, le caractère du temps, il n'est pas difficile de le reconnaître. Veuillez entrer avec moi dans quelques réflexions sur ce sujet si important à étudier ; mes réflexions seront tristes, mais il s'agit du temps, et c'est l'occasion même qui me les fournit.

Le créateur interrompit un jour le silence et l'immobilité de l'éternité, et il créa la terre et les globes des cieux, régulateurs du temps, et il créa les hommes auxquels il dit : *Le temps sera pour vous, l'Éternité pour moi.* L'homme fut dès lors sous l'empire du temps, et le temps fut sa vie et sa destruction, la vie et la destruction de tout ce qui existe, et il n'y eut plus qu'une longue chaîne d'êtres destinés à s'élever successivement sur les débris des êtres. Qu'il est grand et terrible dans ses effets, mais qu'il est utile de le parcourir dans sa durée, ce temps qui nous consume lentement et qui brise notre argile aussitôt que nous avons appris à connaître la vie ; ce temps qui fut établi le témoin, le juge et le destructeur de l'humanité ; ce temps qui nous fait connaître ce que nous sommes et ce que nous devons être !

Pascal, considérant le temps par rapport à chaque individu a été effrayé de notre petitesse, et s'est écrié : *L'homme n'est qu'un point entre deux éternités !* Un abîme de réflexions se trouve dans cette sublime pensée. D'où venons-nous donc ? que sommes-nous ? Le temps est si court si on le compare à l'éternité, et cependant une petite partie du temps nous absorbe et ronge notre existence. De

¹ Il venait de perdre sa mère.

quelque côté que nous jetions les yeux, tout nous répète la même chose, tout nous avertit de notre sort. Nous voyons partout ce qui nous a précédés, partout nous marchons sur des ruines et des tombeaux, la terre est elle-même un immense sépulcre où tous les mortels rentrent à leur tour ; partout la vue de ce qui n'est plus nous épouvante, et ce qui existe à nos yeux ne disparaît-il pas chaque jour à nos côtés ? Le temps nous épargnera-t-il nous-mêmes, lorsque toute la nature a gémi à son passage ? Il périt, dit Châteaubriand, un homme par seconde, chaque battement de l'horloge est le glas funèbre du trépas, chaque minute de notre existence est attachée à soixante cercueils, aux larmes et aux lamentations de soixante familles. Que deviendrons-nous ? L'héroïsme et la gloire ne font pas respecter l'homme par le temps. *Ita viator*, a dit un écrivain, *heroem calcas*. On ne peut faire un pas sans fouler aux pieds un héros ! et que ne foule-t-on pas ? Elle est bien triste la grandeur de celui dont les vers sont devenus les frères, dont la poussière est la mère et la sœur. Disons plutôt : arrête tes pas, voyageur audacieux, n'avance pas davantage, ne vois-tu pas que tu marches sur ceux qui t'ont engendré ? voyageur, bientôt on passera sur ce qui porta ton nom, rien non plus ne sera reconnaissable de ta poussière. Chacun a son tour. Il viendra un jour où le soleil se lèvera encore, mais ses rayons ne seront plus pour nous ; les astres continueront leurs mouvements journaliers, et d'autres mortels seront là pour les admirer. En vain se débattrait-on avec le temps, le temps nous fait pirouetter dans les espaces avec lui. Le temps figuré par l'antique Saturne dévore ses propres enfants, il dévore les siècles et les hommes, il dévore les monuments mêmes qu'ils ont laissés pour prolonger une ombre d'eux-mêmes.

Messieurs, si j'en avais le droit, je vous dirais aujourd'hui où l'avenir vous paraît si riant et si vaste, où votre imagination ravie se plaît à créer mille projets fantastiques, je vous dirais : que sera devenu le brillant auditoire qui m'environne dans soixante ans ? que restera-t-il de cette jeunesse si riche d'espérances dont j'ai l'honneur de faire partie ? Un ancien roi qui se jouait avec la vie humaine voyait un jour défilier devant lui plus de cinq millions d'hommes, tous vigoureux et pleins de forces, qu'il conduisait à la conquête du monde, il les contemplait avec satisfaction du haut d'une montagne, puis, tout-à-coup, il ne put retenir ses larmes : " Quoi ! dit-il, un siècle ne sera pas écoulé, et cette armée florissante, l'élite de mes états, cette armée innombrable sera prosternée dans la poussière ; et moi qui suis leur chef, je ne serai plus ! " Qu'est-ce que c'est donc que l'humanité ? En effet, Messieurs, que

trouvons-nous de Xerxès, que trouvons-nous de tant d'autres hommes, qui, cédres d'un jour, élevaient leur tête altière et étonnaient la terre de leur grandeur. Que reste-t-il d'Alexandre, cet homme que le monde semblait ne pouvoir contenir, et dont maintenant nous chercherions en vain la tombe? Le temps a passé sur lui, et si l'histoire ne nous avait transmis son nom, nous ne saurions pas s'il eût existé. Que reste-t-il de César, d'Auguste, de ces empereurs Romains qui se faisaient offrir de l'encens sur les autels des Dieux? Bonaparte, ce géant de notre siècle, qu'est-il devenu? Charlemagne, Louis XIV, Henri IV, ont vu leurs propres cendres outragées par le temps, et ils ont été jetés aux quatre vents. Leur postérité qui semblait si bien affermie sera bientôt éteinte loin du trône où ils commandèrent, et toute leur grandeur restera seulement dans le souvenir des hommes. Il y a eu de grands empires en Asie, on a vu des cités populeuses et orgueilleuses de l'orgueil de leurs rois, et le passant n'en reconnaît plus la trace. Babylone, Tyr, Pergame, Athènes ne peuvent plus être retrouvées, plus un monument! des animaux immondes parcourent seuls leurs enceintes silencieuses. En Amérique, il y a eu aussi de grands peuples, des empires florissants, des villes superbes, où se trouve maintenant cet amas de grandeurs? Non loin du sol canadien, on aperçoit sur les bords d'un fleuve quelques colonnes renversées, des ruines d'édifices ruinés par le temps qui attestent l'existence ancienne d'une nation puissante et civilisée. Qu'est devenue cette nation? Demandez-le aux quelques Indiens qui restent encore dans les Florides: ils n'en ont conservé aucun souvenir. Parcourons tous les pays, partout se montrent les mêmes ravages du temps.

Il est d'immenses monuments que la main des hommes a construits comme pour élever un trophée de leur néant, comme pour porter jusqu'au ciel, suivant l'expression de Bossuet, le pompeux témoignage de leur vanité. Ces monuments, ces pyramides qui dominent le monde ont résisté au temps jusqu'à ce jour, mais c'est pour dire à l'avenir les effets terribles du temps. Destinés à renfermer la pourriture des rois, ils ont vu passer à leurs pieds quatre-vingts générations, ils ont assisté à toutes les révolutions, ils ont vu tomber ce qui paraissait le plus solide et le plus inébranlable, ils ont été témoins de toutes les folies des hommes, qui, souvent prévenant la marche du temps, ont tout détruit pour régner, et ont ensuite accablé le monde de leur propre chute.

J'en ai assez dit, Messieurs, sur les ravages du temps, je n'ajouterai qu'une réflexion qui vous plaira davantage. Si le temps a tant d'influences sur nous, s'il préside à notre sort futur, nous-

pouvons de notre côté influer sur le temps, et modifier en quelque sorte ses effets. Il est des destinées dont l'homme a été fait lui-même dépositaire, il est des intérêts sacrés qui lui sont confiés et qui ne dépendent que de lui. Ainsi, Messieurs, vous avez un avenir qui repose entre vos mains, et cet avenir est précieux, et vous devez le préparer en profitant des soins et des leçons qui vous sont prodigués dans le cours de votre éducation. En répondant à l'attente de ceux qui vous instruisent, n'en doutez pas, votre rôle sur le grand théâtre du monde sera beau, il sera avantageux pour vous, avantageux surtout pour les frères à qui vous devez un jour vous dévouer. Puissent vos pas être toujours marqués par des vertus et des bienfaits ! et les bénédictions de vos concitoyens seront votre couronne, et votre vie aura été pleine devant Dieu et devant les hommes. C'est le souhait que je forme pour vous, en finissant ce discours.

LOUIS AUDET-LAPOINTE.

CONFÉRENCES AMÉRICAINES¹.

ABRAHAM LINCOLN.

CONFÉRENCE PRONONCÉE LE 14 MARS 1869 A LA RÉUNION PUBLIQUE
DU THÉÂTRE IMPÉRIAL, PRÉSIDÉ PAR M. LABOULAYE.

Mesdames, Messieurs,

Je me demandais, en entrant dans cette vaste salle et en vous entendant applaudir, avec une ardeur si méritée, quelques uns des bons et grands citoyens qui me font l'honneur de m'entourer sur cette estrade, je me demandais quelle eût été l'impression de cet auditoire si, par hasard, dans un voyage à Paris, Abraham Lincoln se fût présenté lui-même ! Vous connaissez tous son nom, vous ne connaissez pas en détail son histoire, et je viens vous la raconter ; mais, à coup sûr, personne ici n'a la moindre idée de sa personne physique.

¹ L'auteur, M. Augustin Cochin, mort à Paris l'année dernière, (il était né le 11 décembre 1823), descendait d'une des plus anciennes et des plus notables familles de la grande bourgeoisie parisienne. " Les fonctions municipales, dit un de ses biographes, l'Eglise, le parlement, les beaux arts, le barreau, se sont partagé les divers membres de cette maison où le travail, le dévouement au peuple et la distinction d'esprit sont héréditaires." Il a été un des hommes les plus aimés de son temps. L'estime de ses compatriotes sera certainement partagée par nos lecteurs quand ils auront fait la connaissance de l'auteur des Conférences Américaines. N. E.

Figurez-vous donc que vous voyez monter sur ce théâtre un grand homme de six pieds trois pouces, extrêmement gauche dans sa tenue, avec un large front et des cheveux qui, comme il le disait lui-même, "avaient l'ambition de faire leur chemin dans le monde," des yeux profonds et mélancoliques, une large bouche qui aimait à éclater de rire, et cette barbe au menton que les Américains portent avec un goût aussi inexplicable que caractéristique. Ce grand homme avait de grands bras, de grands pieds et de grandes mains, et, si vous l'aviez vu monter sur cette estrade, peut-être qu'un sourire involontaire eût parcouru vos lèvres, et que plus d'un d'entre vous se serait dit : Voilà un homme qui a de très-grands bras comme un batelier et de très-grandes mains comme un charpentier.

En effet, Messieurs, cet homme était à la fois un batelier et un charpentier. Il fut, dans cette condition obscure, simple ouvrier jusqu'à vingt ans; il était, à vingt-cinq ans, à force de travail et d'étude, devenu avocat dans une petite ville. A trente ans, il était orateur populaire et membre de la législature de son État; à quarante ans, il était représentant du peuple au congrès des États-Unis; à cinquante ans, il était président de cet illustre pays que M. Laboulaye définissait tout à l'heure si bien, président d'un peuple libre, chef d'une des branches les plus jeunes et les plus vigoureuses de la famille humaine. A cinquante-six ans, il mourut assassiné, et il entra dans l'histoire par la porte magnifique du martyr, ayant eu l'honneur incomparable d'illuminer son nom plébéen de trois rayons d'une gloire extraordinaire : car il avait tiré sa personne de l'obscurité pour la porter à la gloire, il avait arraché son pays à la discorde pour le faire rentrer dans la paix, et il avait pris quatre millions de ses semblables dans les chaînes de l'esclavage pour les introduire dans la terre promise de la liberté !

Vous pensez bien que, quand on a à parler d'un tel homme, on est pressé de supprimer toutes les précautions oratoires et d'arriver face à face jusqu'à lui. Et pourtant vous me permettez d'ouvrir ici une bien courte parenthèse.

Il y a toujours dans un auditoire parisien des gens pleins de malice,—je parle de l'auditoire,—il est convenu que, sur cette estrade, nous sommes tous pleins de candeur,—il peut donc y avoir, dans mon auditoire, des gens pleins de malice, qui s'imaginent que j'ai choisi ce sujet pour faire de la politique.

Je veux protester contre cette supposition pour plusieurs raisons.

Il y a, dans cette salle, au moins trois personnes qui ne veulent pas que je parle de politique.

Il y en a une qui représente la loi, et très-sincèrement je veux

respecter la loi.—Il y a une autre personne que je veux tirer de sa modestie, c'est l'organisateur plein d'intelligence et d'abnégation de ces réunions, c'est M. Yung qui a ainsi conquis, comme un bon citoyen, pacifiquement, légalement, l'exercice d'un droit important. M. Yung tient à ce qu'on ne fasse pas de politique, et j'obéis à M. Yung, quoique je sois bien sûr de lui avoir désobéi en le nommant.

Il y a une troisième personne, qui ne veut pas faire ici de politique, et cette personne, c'est moi. Je ne suis pas plus débonnaire qu'un autre, j'aime assez les allusions, lorsque ces allusions tombent sur la nation française comme l'aiguillon tombe sur les flancs d'un coursier généreux pour l'exciter à marcher en avant; mais je n'aime pas les allusions, quand elles prennent la forme d'une comparaison entre ma patrie et des nations étrangères, au profit de ces nations. Humble quand je la juge, orgueilleux quand je la compare, les allusions me semblent alors antipatriotiques.

Il y a d'ailleurs un défaut commun à toutes les allusions. A force de dire que la France est malade, à force de lui supposer tant de maladies, ne craignez-vous pas de lui attirer beaucoup trop de médecins?

On nous prend volontiers au mot. La France ne mérite pas qu'on l'humilie en lui disant toujours qu'elle est malade. Il y a, vous le savez, deux écoles médicales; il y a les médecins qui veulent toujours inventer des remèdes nouveaux et tirer du sang; il y en a d'autres qui vous mettent à la diète, vous couchent dans un lit et veulent vous endormir.

Je n'aime pas plus cette école que la première, et pour moi, tout petit que je suis, et bien que je n'aie pas un tempérament bien vigoureux, j'aime à compter sur ce tempérament pour mes convalescences, et je me défie également pour moi, je me défie pour mon pays, de ceux qui veulent tirer le sang des veines et de ceux qui veulent m'endormir et m'empêcher de rester debout.

Ainsi donc, trêve aux allusions, elles sont dangereuses; s'appliquant à une nation étrangère, elles deviennent des comparaisons antipatriotiques. Mon honorable ami M. Laboulaye m'a fourni tout à l'heure un autre argument qui m'a touché le cœur.

Pourquoi donc irions-nous incliner la France devant l'Amérique du Nord? S'il faut parler des défauts de la France et des dangers qu'elle peut courir, l'Amérique, elle aussi, a ses défauts et ses dangers. C'est une nation bien jeune, elle a encore à faire ses preuves, et il est puéril de la regarder comme le type d'une société parfaite. Mais si l'on veut parler des grandeurs des Etats-Unis (M. Laboulaye le disait tout à l'heure avec l'autorité de l'historien et l'ardeur

du patriote), les gloires des États-Unis sont à moitié françaises ; les plus anciens noms de notre histoire se sont mêlés aux premières illustrations de la sienne ; dans la couleur de son drapeau, il y a du sang français.

Et c'est précisément, Messieurs, pourquoi je vous trouve si bien disposés à entendre parler des États-Unis. Oui, que vous portiez vos regards sur leurs souvenirs ou sur vos espérances, souvenirs et espérances se trouvent entrelacés ; et comme, dans une salle de théâtre, il y a une scène où se passent les événements et un auditoire où on les comprend et où on les juge ; comme, entre vous et moi, en ce moment, il y a une communication qui s'établit, car je vois parfaitement quant le mouvement de mes lèvres provoque le mouvement de vos mains ; entre Américains et Français, il y a aussi des fils, plus anciens, plus impossibles à rompre, plus solides et plus rapides, que les fils de l'électricité, et il ne se fait rien de grand en Amérique sans qu'on le sache et qu'on ne l'aime en France. La scène se passe en Amérique, l'émotion se ressent en France. C'est pourquoi je vous trouve si bien disposés à partir pour ce lointain voyage, qui nous conduit à la porte d'une petite cabane dans le fond des forêts de l'Amérique en 1809.

Quand je vous parle des forêts de l'Amérique, je ne vous parle pas de forêts de fantaisie comme le bois de Boulogne ou le bois de Meudon, je vous parle de véritables forêts impénétrables et séculaires. Il faudrait avoir à son service toutes les couleurs de la poésie et de la peinture pour vous les décrire dignement ; mais vous avez tous lu les poètes et les romanciers, vous avez tous lu les romans de Cooper, vous avez tous lu les récits de Chateaubriand, je voudrais pouvoir ajouter que vous avez tous lu les belles descriptions du premier poète de l'Amérique, Henri Longfellow ; vous avez tous entendu parler des merveilles des forêts vierges ; vous savez encore, je le suppose, ces belles comparaisons qui représentent les grands arbres dont le murmure uni à celui des cascades et des fleuves rappelle des harpes gigantesques maniées par des bardes antiques .. ; vous vous rappelez encore une autre comparaison que je cherche dans ma mémoire à ne pas trop gâter comme la précédente, ces bois de cyprès que le poète a comparés à des voûtes de cathédrales d'où pendent des drapeaux pris à la guerre ! Tout ceci est très-beau en poésie, Messieurs ; on peut faire beaucoup de poésie assis sur un bon fauteuil ; mais, en réalité, habiter au fond de ces forêts, ce n'est rien moins que poétique.

Il faut donc descendre de ces sommets pour arriver à la réalité des choses et frapper à la porte de cette petite cabane,—cabane, c'est le mot, Messieurs,—c'est une cabane où est né Abraham L'n

colon. Ce n'était pas du tout une de ces grandes maisons comme il y en a maintenant dans Paris, et que l'on pourrait comparer à des omnibus juxtaposés à la file les uns des autres. Ce n'était pas non plus cette petite maison avec des volets verts, avec un puits, un rocher, une cascade, un petit champ de fraises, à laquelle tous les bourgeois pensent la nuit dans leurs rêves pour le repos de leurs vieux jours. Ce n'était pas non plus, ce n'était pas même cette respectable petite chaumière dont la fumée s'élève le soir comme un encens, cachée à l'abri d'une colline dans le pli d'un vallon, et que j'appelle respectable parce qu'elle est le séjour du travail et l'habitation sur la terre de l'immense majorité des créatures humaines. Ce n'était pas même la chaumière de nos villages, c'était une cabane de bois que le grand-père de Lincoln avait taillée avec sa hache, coupant dans la forêt assez de bois pour la construire, défrichant assez de terrain pour y semer un peu de grain. C'était une cabane tout juste assez grande pour contenir sa famille, qui se composait de sa femme et de cinq petits enfants, avec un lit de feuilles sèches dans un coin, et un trou dans le toit pour la fumée.

Ce Lincoln était un vigoureux colon qui était venu à la fin du siècle dernier de la Virginie dans l'État du Kentucky, et qui y avait élevé sa nombreuse famille à la sueur de son front. On ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'un jour, comme il travaillait dans un champ, les anciens possesseurs de la forêt, les Indiens, maraudaient dans le voisinage. L'un d'eux vit l'ouvrier qui maniait sa bêche, il tira dessus et le tua roide. On le trouva étendu dans le sillon qu'il venait de creuser. Dans la cabane pleurait une femme avec cinq petits enfants. L'un de ses fils s'appelait Thomas. Il était vigoureux, intelligent, il ne savait ni lire ni écrire, mais il avait bon cœur. Il éleva ses frères et ses sœurs. Dispersée plus tard ou décimée par la mort, la famille se réduisit à deux ou trois membres. Thomas transporta ses pénates dans l'État voisin d'Indiana, et là il se maria avec une honnête femme qui lui donna trois enfants. Le second de ces enfants s'appelait Abraham ; c'était le futur président des États-Unis.

Toute l'enfance d'Abraham Lincoln peut se résumer dans trois événements.

Jusqu'à vingt ans, sa vie fut très-cachée, et quoiqu'on ait réuni, depuis la mort de cet homme illustre, comme autant de reliques, tous les souvenirs de sa vie, je n'ai trouvé en fouillant moi-même dans tous ces détails que trois événements qui caractérisent et prophétisent son avenir.

Le premier de ces événements eut une influence énorme sur ce

pauvre enfant, ce fut la mort de sa mère. " Tout ce que je suis, tout ce que je voudrais être, a dit Lincoln lui-même, je le dois à ma mère ; que sa mémoire soit bénie ! " Il est bien rare, Messieurs, qu'en racontant la vie de quelque grand homme, on n'ait pas à signaler, si l'on regarde bien, l'influence dominante de la mère sur ses premières années. Comme je vous l'ai dit, Thomas, le père d'Abraham, était un homme vigoureux et honnête, mais qui ne savait ni lire ni écrire, et qui avait bien assez de peine à donner à manger, par son travail, à sa femme et à ses enfants, pour s'occuper beaucoup ensuite de leur éducation. Mais sa femme, ah ! sa femme, Messieurs, portant sans murmures le fardeau de la vie, pieuse, humble et dévouée, c'était une de ces créatures courageuses qu'il faut saluer avec respect partout où on les rencontre, parce que ces femmes-là, ces femmes obscures, ces femmes inconnues, savez-vous, Messieurs, ce qu'elles sont ? Elles sont tout simplement le salut du genre humain.

Cette pauvre femme ! il me semble la voir tenant sur ses genoux son petit enfant, dont il lui était impossible sans doute de prévoir les grandes destinées et dont il ne devait même pas lui être donné de contempler l'adolescence et la maturité ; il me semble la voir tenant son enfant sur ses genoux, comme tant de femmes d'ouvriers, comme tant de pauvres mères qui sont en France et sur toute la surface de la terre, il me semble l'entendre lui dire : " Mon pauvre enfant, je ne puis rien pour ton corps, mais au moins tu boiras jusqu'à la dernière goutte du lait de mon sein et tu n'iras jamais dans les bras d'une mercenaire. Je ne peux rien pour ton esprit, mais du moins, malgré mon ignorance, je tâcherai de l'ouvrir, je tâcherai d'y faire descendre des rayons, je tâcherai de le tourner toujours en haut. Je ne puis rien pour ton avenir ; les bruits de la terre, les tentations du monde, les flots de la vie vont élever une voix foudroyante autour de toi, et ces bruits vont bientôt effacer le souvenir des paroles de ta mère, mais j'approcherai mes lèvres de ton oreille, et je te dirai avec une intensité si ardente le nom de Dieu, qu'il ne sera jamais effacé de ta pensée, qu'il n'en sera jamais écarté, et que jusqu'à la dernière heure de ta vie, ce nom sacré restera scellé dans ton âme par un baiser de ta mère ! "

Cette pauvre femme mourut lorsqu'Abraham Lincoln avait dix ans. Elle avait eu soin de le faire aller à l'école, et c'est le second événement de sa vie. Il avait appris à lire (comme vous le disiez tout à l'heure M. Laboulaye) dans une de ces écoles gratuites qui, même à cette époque, n'étaient pas absentes dans les profondes solitudes de l'Etat d'Indiana, et, de plus, il avait assisté à la prédi-

cation ambulante d'un pasteur qui s'appelait Elkin,—le nom mérite d'être conservé, car vous allez voir quel brave homme était ce pasteur,—à l'âge où il perdit sa mère.

Quand il eut, avec son père et sa petite sœur, creusé un trou au pied d'un arbre et qu'il eut déposé là cette sainte dépouille, ce pauvre petit homme de dix ans, en s'en retournant à la cabane, eut une idée ambitieuse. Il passa une partie de la nuit à pleurer, car sa pauvre cabane, pour emprunter une expression touchante au poète américain dont je parlais tout à l'heure, était devenue *comme un nid d'où la mère s'est envolée et sur lequel il est tombé de la neige* ; il passa l'autre moitié de la nuit, savez-vous à quoi, Messieurs ? on lui avait appris à écrire, et il avait un morceau de papier... Il se mit à écrire une lettre à ce vieil Elkin qui demeurait à peu près à cinquante lieues de là, lui disant qu'il n'était pas possible qu'il laissât ainsi sa mère sans sépulture chrétienne et qu'il fallait qu'il vînt bénir son tombeau. Il confia cette lettre à un passant. Croyez-vous que ce pasteur soit resté sourd à cette prière ? Non, elle fut entendue ; le vieillard répondit que six semaines après, il viendrait à cheval, et qu'on eût à prévenir les voisins ; et, en effet, au bout de six semaines, il arriva, les voisins vinrent les uns à cheval, les autres dans des chariots trainés par des bœufs, la plupart à pied ; on retourna à l'arbre au pied duquel le père de Lincoln avait déposé sa femme, et le petit Abraham eut la consolation de voir les larmes de ses voisins et les prières de son premier instituteur tomber sur la place où il avait déposé sa mère. Vous me pardonnerez d'avoir insisté sur ce premier trait de l'enfance de Lincoln, parce que ce premier événement est comme une prophétie de ce que sera cet homme excellent. " C'était, a dit énergiquement un de ses historiens, un arbre poussé sur la tombe d'une mère chrétienne."

Le deuxième événement n'est pas moins caractéristique. Un jour qu'Abraham Lincoln s'entretenait avec son premier ministre, M. Seward, et parlait de sa jeunesse, il lui dit : " Savez-vous, mon cher, quel a été le plus beau jour de ma vie ? jusqu'à vingt ans, non, je ne me doutais pas qu'on pût goûter un pareil bonheur ! J'avais aidé mon père à faire une cabane plus belle que celle où je suis né, lorsqu'il lui plut de s'établir dans l'Etat d'Illinois, " un Etat, si vous regardez la carte, Messieurs, dont vous verrez les frontières méridionales formées par l'Ohio et le Mississipi ;— " J'avais aidé mon père à hacher du bois pour bâtir notre cabane, et j'avais gagné ma vie en devenant bûcheron ; l'idée me vint de faire un bateau : j'espérais qu'en portant les produits de l'endroit que nous habitons au marché de la ville voisine je pourrais

gagner quelque argent ; je construisis mon bateau, et j'étais dans ce bateau tout neuf lorsqu'un jour deux voyageurs arrivèrent, très-pressés, faisant signe qu'on les conduisit bien vite à un paquebot à vapeur qui allait passer. Je fus le plus rapide à m'apercevoir de ce désir, je les pris dans mon bateau, je les conduisis à bord et, après l'embarquement, je leur ôtai poliment mon chapeau. Quel ne fut pas mon enthousiasme lorsque je vis que l'un et l'autre me jetèrent un demi-dollar—Ce fut le plus beau jour de ma jeunesse ! —Ainsi donc, moi, pauvre enfant, j'avais pu gagner un dollar en quelques minutes, la terre me parut belle, je sentis mon cœur se remplir d'une confiance qu'il n'avait pas encore connue."

Quelques années après, nous retrouvons Abraham Lincoln chargé par un meunier de conduire un bateau de farine jusqu'à la Nouvelle-Orléans. En descendant le Mississipi, il fut attaqué la nuit par six noirs qui ne se doutaient guère qu'ils venaient rosser le futur libérateur de leur race, mais ils trouvèrent à qui parler, ils eurent affaire à un gaillard assez vigoureux pour les mettre tous en fuite et leur faire prendre un bain dans le fleuve. Ayant vendu sa cargaison à la Nouvelle-Orléans, Lincoln revint au pays, et le meunier le nomma son commis. Il fut donc, après avoir été batelier et charpentier, commis meunier dans la petite ville de New-Salem. Pendant qu'il était commis meunier, il se rendit au marché à la petite ville de Springfield, gagna quelques sous, et il eut la curiosité d'y acheter le journal et un livre, le *Commentaire des lois anglaises*, de Blackstone. Il revint très-fier de son acquisition et ajouta Blackstone à sa bibliothèque.

Il avait donc une bibliothèque ?

Oui, Messieurs, elle se composait de deux livres. L'un lui avait été laissé par sa mère, c'était la Bible. L'autre lui avait été d'abord prêté par son instituteur, c'était la *Vie de Washington* ; et puis, comme il avait emporté avec lui cette *Vie de Washington* et que, la pluie tombant dans la cabane, le livre avait été mouillé, il l'avait emporté tout penaud à son instituteur, et celui-ci lui avait dit : "le volume est abîmé, et bien ! si tu veux travailler pendant trois jours sans salaire, tu auras payé la *Vie de Washington*." Lincoln avait travaillé pendant trois jours, en sorte qu'il avait, en y comprenant Blackstone, trois volumes. Je vous le demande, Messieurs, ne voyez-vous pas encore comme une prophétie dans la lecture assidue que ce jeune homme jusqu'à vingt-cinq ans a fait de ces trois livres ? Physiquement, il est le fils de Thomas Lincoln et de Nancy Hanks ; mais j'ose dire que, moralement, il a eu pour père Washington, et pour mère, la Bible.

Nous ne nous faisons pas, Messieurs, dans nos pays civilisés,

dans notre existence un peu raffinée, une idée suffisante de l'influence que peut avoir la lecture de la Bible sur un enfant de vingt ans au milieu des solitudes du nouveau monde. Mais figurez-vous que vous êtes vous-mêmes en face de la nature avec ce livre. Oh ! comme il reprend sa splendeur incomparable, ce seul livre ; il est précisément celui de la vie primitive, il porte le reflet de la vie nomade et de la vie civilisée, il est à la fois le livre des patriarches, des monarques, et aussi le livre des petits, des fugitifs, des exilés ; il parle toutes ces langues à la fois, tantôt avec une inimitable passion, tantôt avec la simplicité la plus rude, la plus incorrecte, la plus familière, et tous ces transports de passion, toutes ces inspirations primitives sont jetées dans le cadre d'une histoire qui est l'histoire d'un peuple avec ses faiblesses, ses grandeurs, ses vices, ses vertus ; et je trouve assise et radiante, au milieu de ce peuple, l'idée magnifique de ce Dieu d'Israël, si antique et toujours si nouvelle, que tous les travaux de la philosophie, tous les progrès de la civilisation, n'ont pu ni en effacer la trace, ni en égaler la splendeur !

Supposez, Messieurs, qu'à côté de la flamme qu'allume dans un jeune homme un pareil livre, une autre flamme patriotique se trouve allumée au même instant par la vie de Washington, que ce pauvre ouvrier obscur qui ne connaît rien de la vie, ouvre tout d'un coup ce livre où il est question de cet homme véritablement sans égal, de ce George Washington, dont lord Byron disait si bien : " Cet homme me remplit d'admiration parce qu'il est grand, et il me fait rougir parce qu'il est unique ; " de cet homme qui a été un triomphateur modeste, de cet homme qui a pris le pouvoir dans les jours de discorde comme un fardeau sur ses épaules sans jamais songer à en faire un cercle d'or pour couronner sa tête ; de cet homme, enfin, à qui la postérité reconnaissante confirme ce bel éloge de ses concitoyens : " Il fut le premier dans la paix, le premier dans la guerre, le premier dans le cœur de sa patrie ! "

Je ne plains pas, Messieurs, je ne plains pas Abraham Lincoln de n'avoir connu que ces trois livres. Je souhaiterais volontiers que l'on pût composer toutes les bibliothèques populaires d'une aussi heureuse façon et les réduire à trois volumes : un livre qui apprenne, comme la Bible, à croire en Dieu, un livre qui apprenne, comme la *Vie de Washington*, à devenir un citoyen, un livre qui apprenne, comme le *Commentaire* de Blackstone, à être ferme sur son droit.

Ne vous étonnez pas, Messieurs, si, élevé à une telle école, notre petit commis meunier devint bien vite un avocat. Il ne faut pas parler beaucoup d'examen dans ce pays, surtout à cette époque.

Il fut d'abord secrétaire d'un avocat, puis, celui-ci, le trouvant peut-être un peu plus fort que lui-même, le chargea de ses affaires et eut la bonté de lui prêter quelques livres. Voilà notre homme avocat, faisant le tour du *circuit* et allant chercher ses causes. On sait peu de choses sur sa carrière d'avocat; il y a cependant deux ou trois faits qui montrent jusqu'à quel point il était vraiment un honnête homme. Savez-vous ce qui le préoccupait surtout? Chose étonnante! c'est que ses causes fussent bonnes. Il ne voulait pas se charger d'une cause à laquelle il ne croyait pas de droits, et on le vit, chose de plus en plus surprenante! il faut que ces choses-là se passent dans l'Illinois pour y croire, abandonner son client au moment de le défendre, parce que l'avocat adverse venait de lui prouver très-certainement qu'il avait tort. Ce n'est pas tout: il déployait dans ses fonctions d'avocat une bonne humeur qui ne l'abandonna jamais, et qui fut certainement ce que les Américains appellent le *Life's preserver*, le préservateur de sa vie dans les circonstances difficiles. Il aimait à rire, il aurait accepté volontiers ce vieux proverbe français que vous connaissez tous: " Il faut bien rire quelquefois, sans quoi on ne rirait jamais, " et dans ses plaidoyers on trouvait de quoi penser et de quoi rire; il les semait d'une multitude d'anecdotes, à ce point que ses calomnieurs répandirent plus tard une foule d'histoires sous le nom de *Farces du Père Abraham*, quand il devint président des Etats-Unis.

Un jour, étant avocat, il avait pour adversaire un de ces hommes qui parlent sans cesse du respect qu'on doit aux *principes*, aux *bases* de la société, qui ne veulent pas en démordre et qui disent toujours, avec leurs lunettes sur le nez, leurs cheveux hérissés, une grosse voix tonnante, que leurs adversaires ne connaissent pas les principes, violent les principes, et qu'eux seuls enfin sont les organes et les conservateurs des principes. Lincoln, au lieu de se laisser défermer par cette vigoureuse argumentation de son adversaire en lunettes, lui dit: " Mon cher collègue, vous m'avez rappelé tout à l'heure une histoire qui s'est passée dans mon enfance. J'avais un voisin qui, en sortant de sa maison, prit son fusil et dit à son fils: Vois-tu là-bas un écureuil, il y a un écureuil sur cet arbre.—Non, je n'en vois pas.—Il tire un coup de fusil, il y a toujours un écureuil sur l'arbre; un second coup, il y a toujours un écureuil; un troisième coup, l'écureuil est toujours là. Enfin il dit à son fils: Reprends ce fusil, il est évident qu'il ne vaut rien.—Mais non, mon père, ce n'est pas la faute du fusil, c'est tout simplement un poil de vos sourcils que vous voyez à travers de vos lunettes, et que vous prenez pour un écureuil qui n'existe que dans votre tête."

Un autre jour, Lincoln vit arriver chez lui la femme d'un homme qui lui était désagréablement connu. Cet homme s'appelait Armstrong. Dans sa jeunesse, il était à la tête d'une troupe de petits vauriens et il taquinait toujours ce bon Lincoln, si tranquille, si studieux, qu'on le voyait parfois, quand il avait fini sa tâche, berçant d'une main le petit garçon de son patron et de l'autre tenant devant ses yeux le journal de la localité. Armstrong, qui était un vigoureux gaillard, avait juré de faire sortir Lincoln de son calme et de le provoquer. Lincoln était brave, il alla sur le champ de foire où son adversaire lui avait donné rendez-vous, il y trouva Armstrong et, avec une force prodigieuse, il le mit sous ses genoux comme il aurait bottelé une botte de foin, sans lui faire de mal ; il lui tint les mains quelques instants et ne le laissa partir que quand le vaincu eut demandé grâce. Eh bien ! c'est la femme de ce camarade qu'il avait rossé, qui plus tard vint conter à Lincoln, devenu avocat, qu'elle avait un fils digne de son père, et que ce fils était accusé d'avoir tué quelqu'un dans une rixe. Lincoln aussitôt accepta de plaider pour ce pauvre garçon, parce qu'il était le fils de celui qui l'avait défié jadis quand il était jeune. Il alla au tribunal, et malheureusement il eut le chagrin de voir que les preuves surabondaient contre son malheureux client. Cependant il était convaincu de son innocence. Il remarqua que tous les témoins disaient que le meurtre s'était passé au clair de la lune, une telle nuit, et alors, il les interrogea une fois, deux fois, trois fois, leur faisant répéter : C'est telle nuit ?—Oui, telle nuit.—Au clair de la lune ?—Oui !—toujours au clair de la lune.—Oui toujours !—Ecrivez, greffier : c'est au clair de la lune. Et puis, quand tous les témoins eurent déposé et se furent ainsi accordés avec le plus grand soin sur cette circonstance, Abraham Lincoln tira de sa poche un petit almanach, et montra que cette nuit-là il n'y avait pas de lune !

Sortons, Messieurs, si vous voulez, de ce cabinet d'avocat où Lincoln se fit assez connaître pour que le nom lui soit resté de l'honnête Abraham (*honest Abe*). C'est un nom qu'il ne faut pas du tout prendre en mépris, l'honnête Abraham ; on ajoute à beaucoup de nom une épithète qui ressemble à celle-là, mais qui n'est pas du tout la même chose, on dit l'honorable, j'aime mieux le surnom d'honnête ; ce surnom fut donné à Lincoln dans sa vie privée quand il était un pauvre ouvrier obscur, et s'il a été honnête dans sa vie privée, nous allons le retrouver, ce qui est plus rare, honnête dans la vie publique.

A trente ans, cet honnête Abraham, ce modeste avocat, devint

tout à coup orateur populaire et candidat à la législature de son pays. Il faut vous dire comment cela se fit.

L'Illinois fut troublé par une guerre contre les Indiens. Il y avait alors un chef d'Indiens qu'on appelait le *Faucon noir*, qui faisait la guerre aux blancs à la façon des Arabes en Algérie, et qui inquiétait fort les habitants de cette partie de l'Illinois. On leva des bandes de volontaires; Abraham s'engagea et il fut nommé capitaine. Les Mémoires que j'ai lus sur sa vie nous montrent comment se passaient ces nominations de capitaine dans l'Illinois; c'est assez bizarre. Les deux candidats se plaçaient en face des soldats, et puis, à un signal, les soldats marchaient droit à celui qu'ils avaient choisi pour capitaine, en sorte que celui qui n'était pas élu restait tout seul et était obligé de rentrer dans les rangs. Lincoln fut ainsi nommé capitaine; sa campagne ne fut pas du reste bien brillante: on tirait sur les Indiens, qui tiraient sur les blancs, sans que personne fût atteint ou vainqueur. Il ne fut jamais bien fier de ses succès militaires; mais il se servit de cette circonstance de sa vie quand il se trouva en face des généraux fiers de leurs triomphes et qui voulaient faire les rodomonts devant lui. Il lui arriva un jour de répondre au général Cass: "Mais moi aussi j'ai été à la guerre, et le général qui prétend qu'il était à l'armée à la veille de telle bataille n'est pas plus brave que moi, car j'étais à tel endroit au lendemain de telle bataille; il prétend qu'il a souffert parce qu'il a eu à combattre des ennemis terribles, mais moi j'ai fait pendant quinze jours une guerre terrible aux moustiques. Il dit qu'il avait souvent faim, je vous assure que j'ai eu toujours un appétit dévorant."

C'est de cette façon pleine de bonne humeur et de logique que Lincoln parvint peu à peu à acquérir une grande renommée d'orateur populaire dans les réunions publiques. En Amérique, les réunions populaires jouent un très-grand rôle. Il y en a de deux sortes, il y a des réunions populaires,—notez que je parle de l'Amérique,—tumultueuses, bruyantes, impatientes; orateurs et auditeurs sont également bruyants, impatients et tumultueux; l'auditoire écrase l'orateur, et les orateurs abusent de la patience de l'assemblée pendant une heure, deux heures, trois heures quelquefois. Les orateurs ont la prétention de faire sortir de leurs rêves la réforme de la société, de la famille, du capital, de la nation, du genre humain. C'est très-intéressant le premier jour, c'est moins intéressant le second, et il n'y a plus personne le troisième,—je parle toujours de l'Amérique.

Il y a d'autres réunions très-sérieuses, où l'auditoire est bienveillant, comme en ce moment, même envers un orateur insuffi-

sant, où il s'agit de savoir quel est le pas précis à faire dans la voie de la liberté, non pas la grande enjambée, mais le pas pratique, légitime, à faire aujourd'hui, demain, toujours. Dans ces réunions-là, Messieurs, n'entrent pas ceux qu'on appelle en Amérique les déclamateurs (*declamers*), mais ceux qu'on appelle d'un mot qui mériterait d'entrer dans la langue française, les débatteurs (*debaters*), et c'est là que Lincoln montrait une supériorité irrésistible.

La première fois qu'il s'y présenta, il s'agissait de nommer un candidat à la législature. Il y avait un orateur qui désirait beaucoup la fonction et qui avait parlé pendant trois heures durant sans s'arrêter, sans se fatiguer, sans s'interrompre, sans sourciller, sans se comprendre et sans se faire comprendre. Lincoln prit la parole après lui et il s'exprima en ces termes : " Je pense que vous me connaissez ; je suis le pauvre Abraham Lincoln ; ma politique se réduit à deux mots : je suis partisan de la fondation d'une banque nationale, je suis partisan de l'instruction populaire la plus étendue, je suis partisan d'un tarif protecteur très-élevé : c'est là ma politique ; si vous me nommez, j'en serai reconnaissant ; si vous ne me nommez pas, ce sera tout de même." Voilà quel fut son premier discours et son entrée dans la vie politique. Il fut nommé. Il se rendit avec neuf autres,—ils étaient neuf, presque tous ayant six pieds, on les appelait les longs neuf (*the long nine*),—il se rendit à pied dans la petite ville de Springfield pour prendre part aux travaux de la législature ; mais cette législature avait peu d'importance, et c'est surtout dans les réunions populaires que Lincoln se forma à la mission de l'orateur politique.

La question de l'esclavage commençait à devenir la grande question politique aux Etats-Unis.

Lincoln, depuis son enfance, était l'adversaire résolu de l'esclavage ; c'est lui qui a dit cette parole si concise et si complète qui résume de longs discours sur ce point :

" *Si l'esclavage n'est pas un mal, rien n'est un mal.*" Attaché à cette parole, il était l'adversaire décidé de l'esclavage à une époque où ce n'était pas chose commode, où dans son Etat et dans les Etats voisins l'immense majorité était contraire à cette opinion, que contre ses intérêts, avec sa droiture ordinaire, il avait adopté dès la première heure de sa vie et à laquelle il fut fidèle jusqu'à la dernière.

Lincoln, dans ces réunions populaires, avait eu affaire déjà, et il eut affaire pendant quinze ans de sa vie, à un orateur d'une forte trempe, qu'on appelait Stephen Douglas. Douglas était tout le contraire de Lincoln ; plébéien comme lui, mais beaucoup plus

remuant, c'était un petit homme trapu, avec des yeux brillants, des joues roses, une activité incroyable et un grand talent.

“ Voyez mon adversaire Douglas ”, disait Lincoln lui-même, “ tout le monde est pour lui ; quand on voit des joues si colorées, des yeux si vifs, on ne voit sortir des places, des ambassades, des faveurs ; au contraire, qu'est-ce que vous voulez que l'on fasse avec un grand homme osseux, triste, dégingandé comme moi ? On ne voit sortir d'aucun de mes membres des dîners, des richesses et des dignités. ” Oui ! il avait le désavantage de l'apparence, mais il avait l'avantage de la logique. Le combat oratoire acharné auquel les deux orateurs se livrèrent en 1858, pendant plusieurs mois, de ville en ville, est demeuré célèbre.

Lincoln et Douglas, comme cela arrive souvent dans les réunions populaires, avaient cependant à la bouche les mêmes mots, l'un et l'autre parlaient de liberté, ils se combattaient en arborant les mêmes devises.

Mais Lincoln n'eut pas de peine à faire sortir Douglas de cette position dangereuse, et il le fit avec la massue de sa logique, aidée de ses petites histoires. Il lui dit : “ Vous parlez de liberté, il est évident que nous n'entendons pas de même ce mot là. Quand un loup veut attaquer un troupeau, il dit au troupeau, pour peu qu'il soit un peu adroit : Je viens vous délivrer du berger, je suis un libérateur ; et quand le berger revient et qu'il veut obtenir du troupeau une soumission plus complète, à son tour il dit : Je viens vous délivrer du loup, c'est moi qui suis le libérateur.—Le libérateur, disait Lincoln, ce ne peut être à la fois le loup et le berger, il est probable que ce n'est ni l'un ni l'autre, que la liberté appartient au troupeau, et qu'il n'a pas besoin que personne la lui rende. ”

Or, savez-vous à quels caractères,—et ceci, Messieurs, mérite de rester dans vos esprits, comme les deux articles du *credo* politique de tout homme qui, sincèrement, veut être un libéral,—savez-vous à quel caractère ce plébéïen Lincoln, qui n'avait pas fait de grandes études, mais qui tirait tout cela du fond d'une conscience droite, savez-vous à quels caractères il reconnaissait le vrai libérateur ? à deux caractères principaux.

En premier lieu, le vrai libéral regarde la liberté comme *suffisante*. Quand on a la liberté, on ne doit pas demander autre chose, on ne doit pas prétendre changer la société ni les hommes par voie d'autorité, la liberté suffit, pourvu que l'on s'en serve bien, voilà le premier caractère. Et le second caractère, auquel se reconnaît un vrai partisan de la liberté, c'est qu'il aime la liberté pour tout le monde et surtout pour ceux qui lui sont désagréables.

Lincoln ne sortait pas de là, il n'acceptait pas la discussion sur un autre terrain : *la liberté suffisante et la liberté universelle*. Voilà les deux articles du *credo* politique de cet honnête homme.

Quoique j'aie déjà abusé, je le crains, de votre bienveillance (*non ! non ! parlez ! parlez !*), j'ai besoin de vous demander ici quelques moments d'attention.

Lincoln entra au congrès des Etats-Unis en 1856 ; sa célèbre discussion avec Douglas est de 1853. C'est dans cette période, sous les présidents Polk et Buchanan, que la question de l'esclavage grandit au point de dominer toutes les autres. Comment ce point, d'abord inaperçu, était-il devenu le centre, le nœud, le pivot, de toute la politique des Etats-Unis, à l'intérieur et à l'extérieur ?

J'ai besoin d'entrer dans quelques détails pour vous le rappeler, Messieurs.

Il y a, pour bien juger ces événements, deux points de vue, deux positions à prendre, selon que l'on regarde les événements de près, ou qu'on les regarde, comme nous le faisons en France, d'un peu loin.

De près, l'esclavage n'a l'air pour rien dans le débat. C'est une question de prépondérance qui s'agite depuis vingt-cinq ans ou pour mieux dire depuis le commencement même de l'Union, entre les Etats du Nord et les Etats du Sud. Il semble, à regarder les événements de près, que ce soit autour de cette question de prépondérance que s'est concentrée la politique des Etats-Unis depuis vingt ans. Il faut, pour arriver à la vérité, pénétrer dans le mécanisme même de la constitution des Etats-Unis.

Vous savez, Messieurs, que dans cette grande fédération, chaque Etat est séparé, et vous savez aussi qu'il y a un pouvoir central, composé du président, de quelques fonctionnaires et du pouvoir législatif du congrès qui se partage entre la Chambre des représentants et le Sénat. D'après la Constitution des Etats-Unis, les *représentants* sont nommés *en raison de la population*, et dans la population la Constitution a fait compter pour un cinquième les personnes *autres que les citoyens* : — le mot d'esclave n'est pas prononcé, — on fait compter pour un cinquième les *personnes*, c'est le terme, autres que les citoyens ; cela veut dire que, comme en musique une blanche vaut deux noires, dans l'ancien régime des Etats-Unis, un blanc plus cinq noirs valaient deux blancs. Et comme il y en avait en 1850 de quatre à cinq millions d'esclaves, c'est comme si l'on avait ajouté du côté du Sud, pour la nomination des représentants, un million d'électeurs de plus. Vous voyez tout de suite quel avantage cette situation donnait au Sud.

Pour l'élection du Sénat, c'était bien plus grave. Les sénateurs

sont nommés *par Etat*, quelle que soit la population de ces Etats. Il résultait de cette disposition de la Constitution le désir pour les Etats du Sud d'annexer autant qu'ils le pouvaient des Etats nouveaux. Or vous savez quel est le mécanisme de la Constitution. Dès qu'il y a un certain nombre d'habitants sur un *territoire*, il arrive à un noviciat politique, il est reconnu ; puis quand le nombre des habitants augmente encore, le *territoire* obtient le titre d'*Etat* : on laisse le peuple qui l'habite libre de choisir sa constitution et il a droit à la nomination de deux sénateurs. Vous voyez quel intérêt il y avait pour le Sud de s'étendre, à prendre aujourd'hui le Texas, demain le Mexique, après-demain Cuba, et à entrer dans cette violente politique d'extension et d'annexion qui souvent inquiéta les véritables amis de la liberté. Dans cette question de la majorité, soit pour la représentation des électeurs, soit pour la nomination des sénateurs, l'esclavage jouait donc un rôle considérable, car en créant le plus possible d'Etats à esclaves, le Sud était assuré d'avoir la majorité dans la Chambre des représentants et dans le Sénat.

Ajoutons qu'aux Etats-Unis, la justice est admirablement organisée. M. de Tocqueville l'a décrite dans des pages connues d'un grand nombre d'entre vous. C'est la grande puissance stable au milieu du mouvement perpétuel de tout le reste. Or, en 1850, s'éleva devant les tribunaux la question de savoir si les esclaves fugitifs étaient une propriété, et si, une fois passés dans le Nord où l'esclavage n'existait plus, ils pouvaient être recherchés, pris par les autorités fédérales et ramenés à leurs propriétaires.

Cette abominable chasse fut autorisée par la loi.

Trois questions partageaient ainsi le Nord et le Sud, celle de la majorité dans la Chambre des représentants, celle du nombre des Etats pour l'élection des sénateurs, et celle des esclaves fugitifs, et ces questions revenaient à l'occupation de chaque nouveau territoire, à l'admission de chaque nouvel Etat, à l'élection de chaque nouveau président.

Voilà trois questions qui étaient en apparence des questions de prépondérance et de majorité, et au fond desquelles en réalité se cachait toujours la servitude.

C'est ici que je vous demande, après avoir examiné la lutte d'un peu près et être entré dans des détails difficiles à comprendre pour qui n'est pas familier avec les institutions locales, objet de déclamations passionnées dans les assemblées populaires, au Nord aussi bien qu'au Sud, c'est ici, dis-je, que je vous demande maintenant de regarder un peu loin, en nous plaçant non plus en Amérique, mais en France.

A ce point de vue, de haut et de loin, je ne crains pas de dire que les événements qui se sont déroulés en Amérique depuis vingt ans, et auxquels le président Lincoln a pris une si grande part, méritent d'occuper une place exceptionnelle dans l'histoire morale du genre humain tout entier.

Je ne crois pas que nous puissions jamais recevoir par les faits une plus grande démonstration de la puissance dévastatrice du mal et de la puissance du bien sur la terre.

Je ne crois pas qu'il y ait eu dans l'histoire d'aucun peuple, en aussi peu de temps, une démonstration plus éclatante, malheureusement aussi, plus sanglante, de ce fait, que, quand les fondateurs d'un Etat ont eu le malheur, ont commis la faiblesse de laisser l'injustice entrer dans la fondation de la société qu'ils édifient, cette injustice si petite, si inaperçue d'abord, en peu d'années grandit avec une puissance terrible. C'est comme un venin tombé dans une source, et qui empoisonne toutes les ondes qu'elle épanche, c'est comme une étincelle jetée dans un amas de combustible et qui tout d'un coup suscite un grand incendie. Ce n'était rien sans doute devant la liberté américaine que ce petit mal, que ce ver caché, que cette tache de l'esclavage si petite alors, à laquelle on n'osait pas toucher de peur de rompre le lien si fragile de la confédération, et qu'on espérait voir s'effacer, d'ailleurs, après peu d'années. On se disait : l'esclavage, c'est une mauvaise plante qu'il est inutile d'arracher, elle mourra à force d'être foulée sous les pieds.

Laissez s'écouler cinquante années et cette plante malsaine, vous verrez qu'elle a tout envahi, au nord aussi bien qu'au sud ! Le voisinage, le progrès, la contagion de l'injustice, ont corrompu la nation tout entière. Est-ce qu'il est possible, Messieurs, que vous oubliiez ce qui est si facile à comprendre ? De même que les territoires matériels sur lesquels vivent les sociétés humaines sont arrosés par trois ou quatre grands fleuves, de même leur territoire moral est arrosé par trois ou quatre grands principes. Quand vous touchez à ces principes-là, Messieurs, tout est perdu. Et comment voulez-vous que ces principes qui s'appellent dans tous les pays, sous toutes les latitudes, à toutes les époques, la propriété, la famille, la justice, comment voulez-vous qu'il en reste un seul debout en présence de l'esclavage ? La famille ! et de quel droit prêchez-vous le respect de la famille, si vous séparez le mari de sa femme et la mère de ses enfants, et si vous donnez à un jeune homme de dix-huit ans une jeune fille de dix-huit ans pour esclave ? La propriété ! et de quel droit demandez-vous à la loi de protéger ce fruit sacré du travail lorsque vous l'appliquez à un bien que le travail n'a pas produit, lorsque vous consacrez cette

iniquité qui consiste à faire que quelques personnes mangent leur pain à la sueur du front des autres ? Et la justice ! comment voulez vous que je croie à la justice, que j'appelle la force à l'appui de la justice, lorsque votre droit boiteux ne fait pas cette distinction qui est la base de tous les codes, cette distinction radicale entre les choses et les personnes, les choses susceptibles de propriété, et les personnes à jamais, à aucun prix, à aucune condition, et sous aucune civilisation, échangeables et aliénables, comme des denrées et des bestiaux !

C'est parce qu'ils recélaient dans leurs flancs cette corruption originelle, c'est parce que ce ver était dans le fruit, parce qu'il y avait, au début de leur constitution, cette petite tache, qu'ils ont si vaillamment lavée dans leur sang, que les Etats-Unis, aussi bien les Etats du Nord que ceux du Sud,—car le préjugé contre les noirs y était également répandu, le Nord refusant à ces malheureux l'égalité et le Sud la liberté,—que les Etats-Unis, dis je, en étaient venus à descendre dans l'estime de l'Europe et à inquiéter tous les amis de la liberté, qui auraient volontiers considéré cette terre comme la terre de Chanaan, comme la terre promise de l'avenir, sans cette souillure abominable qui ne permettait pas d'en parler sans rougir.

AUGUSTIN COCHIN.

(A continuer.)

ACTION DE MARIE DANS LA SOCIÉTÉ. ¹

Invité à faire entendre ma parole en cette circonstance, j'ai été heureux d'acquiescer au désir qui m'a été exprimé, parce que cela me permettait de donner une nouvelle preuve de l'intérêt que je porte à cette association. L'utilité de son but sous le rapport religieux et littéraire, le zèle de ceux qui la composent pour s'instruire eux-mêmes, et instruire les autres, et la faveur qu'elle reçoit par la présence à ces réunions de tant de personnes distinguées, tout cela me faisait un devoir de lui donner un encouragement, que toutefois, je dois le dire, je voudrais sentir d'une autorité plus élevée, d'une efficacité plus puissante.

L'invitation acceptée, il a fallu me demander quel sujet je devais traiter en ce jour devant cet auditoire.... J'ai hésité sur le choix.... Tout d'abord je me suis dit : La réunion dans laquelle j'aurai à parler a été fixée à ce jour où l'Eglise honore Marie dans ce glorieux privilège de son Immaculée Conception ; c'est la fête patronale de cette association dont la fin est de rendre ses membres plus aptes à servir la religion et la patrie. L'influence du culte de Marie sur la société ne serait-elle pas un sujet qui conviendrait à cette circonstance ? Puis j'ai éloigné cette pensée de mon esprit. J'ai craint que l'on ne dit le mot du poète *non erat his locus*. Ce n'est pas le lieu où l'on traite des matières religieuses. Il ne faut pas que tout siège d'où parle un prêtre soit une chaire. Je sentais cela. Cependant ma première idée m'est revenue. J'ai fait la réflexion que le sujet que j'ai exprimé, ne pouvait guères, tel que je le concevais, être traité dans la chaire, parce qu'il ne pouvait con-

1 Conférence faite devant l'Union Catholique de St. Hyacinthe.

venir à une grande partie des fidèles, peu préparés à une dissertation de cette nature, et que d'un autre côté il demandait des considérations historiques et sociales par lesquelles il devrait appeler l'attention des membres de cette société, parce qu'il rentrerait sous ce rapport dans l'objet de leurs études.

Au reste, j'ai entendu bientôt des personnes compétentes m'observer que l'auditoire auquel je m'adresserais ne pourrait entendre qu'avec satisfaction parler de l'action de Marie dans la société.

Je dois dire qu'un événement récent qui a occupé toute la presse catholique, protestante et incrédule, mais on le sent, avec des appréciations bien différentes, a eu une grande influence sur le choix du sujet de cet entretien. C'est ce fait même qui va être, pour ainsi dire, mon point de départ pour l'excursion que nous allons faire dans le domaine de l'histoire, et de ce que j'appellerai la philosophie religieuse.

I.

¹ Au mois de février 1858, à la porte d'une petite ville du Midi de la France, commençait une série de prodiges dont les derniers qui se sont accomplis, viennent de jeter un éclat qui illumine ou éblouit tous les regards. Une petite fille de treize à quatorze ans, portant le nom gracieux de Bernadette, d'une famille obscure et pauvre, dénuée de toute instruction, était sortie avec quelques compagnes, pour ramasser des fagots. Elle se trouvait en face d'une grotte creusée dans la partie inférieure d'un rocher énorme aux pieds duquel est assise la ville qu'elle habitait. Tout-à-coup elle entend comme le bruit d'un vent impétueux; et cependant aucune brise même légère n'agitait les branches des arbres. Elle lève la tête, et comme éblouie, terrassée, elle s'affaisse sur elle-même et tombe à deux genoux. Une ineffable lueur remplissait la grotte, au milieu de laquelle apparaissait une jeune femme de la plus ravissante beauté, qui jetait sur l'enfant un regard plein d'affection. A cet aspect, celle-ci était entrée dans une sorte d'extase, et sa physionomie se revêtait elle-même d'une grâce pleine de charmes, exprimant le respect, l'admiration et une joie céleste. Bientôt la merveilleuse figure disparut. La jeune fille retourna à la maison paternelle où le récit de ce qu'elle avait vu ne trouva pas de foi. Animée du désir de revoir le spectacle qui l'avait char-

¹ Ce récit de l'apparition de Marie est une analyse de l'Histoire de N.-D. de Lourdes par M. Lasserre.

mée, elle revint au bout de quelques jours à la grotte, et bientôt le même phénomène s'offrit à ses regards et agit sur elle de la même manière.

Le bruit de cette merveille se répand ; nombre de personnes accompagnent Bernadette retournant au lieu du prodige, et le voyent en quelque sorte se renouveler dans le changement qui s'opère en la figure de la jeune fille sous l'influence de la vision qui la charme. Bientôt elle entend celle qui lui apparaissait lui demander de revenir auprès d'elle pendant quinze jours, lui promettant en retour l'éternel bonheur.

Les populations accourent à la grotte avec des cierges et des fleurs ; elles ne voient et n'entendent rien ; mais à l'aspect de l'enfant favorisée du ciel, elles sont saisies d'un sentiment religieux qui les exalte et les remplit de joie.

Le fait devient si éclatant que les journaux s'en occupent. C'est une comédienne, qui joue pour de l'argent, dit d'abord la presse irrégieuse ; la vue de Bernadette dans ses extases, la simplicité et la sincérité de ses réponses font bientôt tomber cette assertion. C'est une hallucinée, une visionnaire, reprend la parole ou la plume anti-chrétienne ; mais le calme de la jeune fille, la lucidité de son intelligence, l'accord parfait de toutes ses paroles ne permettent pas de la qualifier ainsi à ceux qui la voient et qui l'entendent. Cette affaire est une intrigue du clergé, dit on alors... mais le Curé de Lourdes, homme d'un mérite éminent, exerçant sur sa paroisse une grande influence, ne croit pas à l'apparition, tout en la reconnaissant possible, et ni lui, ni aucun prêtre de la ville, ne se mêlent à la foule, faisant cortège à Bernadette lorsqu'elle se rend au lieu de la vision merveilleuse.

Quoi ! un prodige plus étonnant que ceux qui ont été crus au moyen-âge, en plein dix-neuvième siècle ! Cela ne pouvait se tolérer. La police reçoit l'ordre de réprimer cet outrage à la civilisation moderne. Un jour, au moment où la jeune fille sortait de l'Eglise, un sergent de ville la saisit et l'emmène chez le commissaire de police. C'était un homme essentiellement ennemi de tout ce qui est surnaturel, et d'une habileté consommée dans l'exercice de ses fonctions. Il fait subir à Bernadette un long et perfide interrogatoire ; il essaie par tous les moyens, même par d'odieuses menaces, d'amener une contradiction dans ses réponses ; il ne peut y réussir, et stupéfait d'être vaincu, il s'écrie : quelle obstination invincible dans ce mensonge et quelle habileté à le soutenir ! Il exige des parents de l'enfant qu'ils lui interdisent d'aller à la grotte ; mais une force à laquelle elle ne peut résister l'y ramène, et les parents témoins de ce prodige, révoquent leur défense.

Bernadette entend la voix de la Dame (comme elle l'appelait) lui révéler un secret pour elle seule, et lui donner l'ordre de dire aux prêtres d'élever une chapelle au lieu où elle apparaissait.

Le Curé de Lourdes dit à la jeune fille de demander un signe de la vérité de la mission qui lui est donnée. Elle le demande et ne l'obtient pas. Mais voici qu'elle reçoit de l'Apparition l'injonction d'aller boire et se laver à un endroit qu'elle lui indique du doigt. Elle s'y rend : aucune eau ne coulait en ce lieu. Mais sous l'influence d'une inspiration, ou sur un nouveau signe de celle qui lui parle, elle se met à gratter le sol de ses mains et à creuser la terre. La foule voit ce mouvement avec étonnement. Un certain nombre se mettent à rire, voyant là une preuve du dérangement du cerveau de la pauvre visionnaire. Tout-à-coup le fond de la petite cavité qu'elle avait creusé de ses mains devient humide : ce n'était encore que de la boue ; quoique avec répugnance Bernadette porte à sa bouche cette eau bourbeuse et elle en lave sa figure pour accomplir l'ordre qui lui avait été donné. Voici qu'un filet d'eau commence à couler : il devient de plus en plus limpide, il s'échappe bientôt en un jet considérable, et grossissant de jour en jour, il devient une source puissante donnant chaque jour plus de cent mille litres, environ vingt-cinq mille gallons.

On le sent, cela devenait sérieux pour la science incrédule. Elle avait dit d'abord c'est un suintement du rocher qui aura eu lieu par hasard : ensuite c'est une flaque d'eau, une simple mare qui va être bientôt asséchée. Après..... elle ne dit plus rien. Elle allait subir un bien autre échec.

Un homme du nom de Bouriette avait totalement perdu un œil, il se frotte avec l'eau de la source, et il voit parfaitement de cet œil fermé auparavant à toute lumière. Il rencontre sur la place publique son médecin ; il lui dit qu'il est guéri. Le docteur écrit une phrase sur son calepin, il met sa main sur l'œil valide de Bouriette pour le fermer et lui dit : je croirai à votre guérison si vous lisez ce que je vous présente. Bouriette, de son œil naguères malade, lit sans hésiter : "Bouriette a une amaurose incurable ; il n'en sera jamais guéri." — Le Docteur se rendit. Les libres penseurs se partagèrent en trois opinions sur le fait. Les uns disent : Bouriette n'a pas été guéri ; d'autres : il a toujours bien vu des deux yeux, et quelques-uns, comme M. Renan expliquant les miracles de l'Évangile : il s'imagine qu'il voit.

Mais qu'à du dire la tourbe mécréante à une suite de guérisons de toute espèce ordinairement instantanées, qui depuis le fait de Bouriette se sont succédées jusqu'à aujourd'hui ? C'est par centaines que se comptent ces prodiges.

II.

Il y avait un mois et demi que l'apparition avait eu lieu pour la première fois : on était au jour où l'Église rappelle l'Annonciation de la Ste. Vierge, et l'Incarnation du Verbe divin. Ce jour là même, entourée d'un certain nombre de personnes qui avaient déjà été guéries par l'eau de la source qu'elle avait ouverte de ses mains, et au milieu d'une foule immense. Bernadette dit à celle qui lui apparaissait : Madame, veuillez avoir la bonté de me dire qui vous êtes, et quel est votre nom. Trois fois elle fait cette demande en vain ; mais la quatrième fois sa confiance persévérante fut récompensée. Elle entendit cette parole : " Je suis l'Immaculée Conception." C'est comme si Marie eut dit non pas je suis pure, mais je suis la pureté même, la virginité incarnée et vivante.

Le lieu où se passaient ces merveilles était devenu un sanctuaire où les populations, même de contrées jusqu'à un certain point éloignées de Lourdes, venaient prier, apportant des dons pour la chapelle que l'on devait construire, et ornant la grotte de fleurs, et de divers objets pieux.

Il ne fallait pas que le surnaturel triomphât aussi paisiblement. Le préfet du département, après avoir amené à ses vœux le ministre des cultes, M. Rouland, ordonna d'enlever les *ex-voto* et les effets divers placés par la piété des fidèles sur le lieu de l'apparition. Le commissaire de police, chargé de l'exécution de cet ordre était celui qui avait interrogé Bernadette : il ne put trouver dans toute la ville, malgré l'argent qu'il offrait, qu'une femme qui lui prêtât un chariot pour transporter les objets qui seraient enlevés, et ce n'est aussi qu'avec peine qu'il se procura une hache pour briser la balustrade mise devant la grotte. Le lendemain la femme qui avait fourni la voiture se brisa une côte dans une chute, et l'ouvrier qui avait prêté la hache eut les pieds écrasés.—La foule contemplait avec terreur et indignation la profanation qui s'opérait par le commissaire de police. Il y eut un moment d'explosion menaçante, le commissaire tremblait, craignant le courroux de ce peuple blessé en ce qu'il avait de plus cher, mais des voix s'élevant dans la foule s'écrient : Du calme, point de violence, laissons tout à la main de Dieu.—C'est une chose admirable que ni dans cette occasion, ni dans aucun des rassemblements fréquents de multitudes nombreuses à la grotte, il n'y ait eu aucune émeute, aucune voie de fait, aucune accident matériel.

Pendant les processions, les pèlerinages continuaient sur le théâtre du prodige. Les guérisons miraculeuses se multipliaient.

La presse irréligieuse était en fureur. Le conseil municipal de Lourdes ordonna de faire une analyse de l'eau de la source dans l'intention de voir si elle avait quelque vertu médicale qui enlèverait aux guérisons leur caractère surnaturel. Un des premiers chimistes de la France, le professeur Filhol, est chargé de cette opération, et la conclusion de son rapport est que cette eau ne renferme aucune substance capable de lui donner des propriétés thérapeutiques marquées.

La superstition, comme on l'appelait, était victorieuse de tous les moyens dont on s'était servi pour la combattre. Il ne restait plus que la violence; on l'employa. Il faut en finir à tout prix, écrivait le ministre des cultes, et bientôt un arrêté du Préfet défendit, sous de rigoureuses amendes, de prendre de l'eau à la source et de se rendre auprès de la grotte, dont une barrière empêcherait l'accès. Alors on vit un singulier et touchant spectacle. Des malheureux venus de loin, en proie à la paralysie, à la cécité, à d'autres tristes infirmités que la médecine abandonne, se rendaient auprès de la barrière, et élevaient leurs mains et leurs voix suppliantes vers la grotte où Marie s'était montrée. Bientôt les foules se pressaient en ce lieu même et en attestant leur foi en la réalité de l'apparition de la Reine du Ciel, elles protestaient contre la mesure vexatoire du gouvernement. Souvent la clôture était violée, et l'on trouvait moyen de monter à la grotte, et de puiser à la source.

Incapable de maîtriser ce mouvement religieux, le ministre demande à l'Evêque de Tarbes de réprover ce qu'il appelait les scènes scandaleuses de Lourdes. L'autorité ecclésiastique, qui n'était intervenue en rien jusque là, refusa avec énergie de se rendre au désir du ministre; mais croyant qu'il était temps pour elle d'agir, elle institua une commission canonique, chargée d'examiner tout ce qui s'était passé depuis le premier jour de l'apparition; et sur le rapport que cette commission lui adressa, confirmé par celui de médecins nombreux appelés à juger du caractère des guérisons qui avaient eu lieu, l'Evêque dans un mandement proclama la réalité de l'apparition de la Ste. Vierge, autorisa le culte de Notre-Dame de Lourdes, et l'érection d'un sanctuaire sur le terrain de la grotte merveilleuse.

Cependant l'Empereur avait été mis au fait de tout ce qui s'était passé à Lourdes. Avec une sagesse dont il s'écarta trop depuis, il vit qu'il n'avait rien à gagner à froisser le sentiment religieux des populations. Il révoqua l'arrêté prohibitif du Préfet. Le commissaire de police qui avait placé la barrière fut forcé de l'enlever aux regards d'une foule immense, accourue pour être témoin de cette

réparation. Bientôt on se mit en frais de construire l'Eglise demandée par la vierge de l'apparition : la ville de Lourdes en concéda le terrain à l'Evêché, et le ministre des cultes fut contraint d'autoriser cette transaction. Le temple s'est élevé, et il est dans ces jours le sanctuaire le plus fréquenté du monde.

Bernadette a triomphé de tout : elle s'est éloignée du théâtre où une gloire immortelle s'est attachée à son nom ; elle s'est voué à Dieu dans une maison religieuse pour y donner ses soins aux pauvres et aux malades.

Les guérisons produites par la source qu'elle a ouverte se sont multipliées. Un jour, un homme, auteur de quelques opuscules religieux, mais dont la renommée était fort restreinte, atteint d'une maladie d'yeux qui ne lui permettait ni de lire, ni d'écrire, est prié par un de ses amis protestants d'avoir recours à l'eau merveilleuse. Il est guéri instantanément. En reconnaissance, il composa l'histoire de Notre-Dame de Lourdes. Il n'est aucune épopée, aucun drame, aucun roman qui offre un si saisissant intérêt que la lecture de ce livre où se révèle d'ailleurs le talent d'un écrivain supérieur. Trente-cinq éditions enlevées en trois ans, en attachant une grande gloire au nom de l'auteur, M. Henri Lasserre, ont fait connaître aux deux mondes les merveilles opérées à Lourdes.

De toutes parts on invoque la Vierge qui est apparue en ce lieu : on demande de l'eau miraculeuse : fréquemment encore des guérisons s'accomplissent ; une foule de pèlerins de la France et des diverses contrées de l'Europe viennent jouir du bonheur de contempler le théâtre de l'une des plus grandes merveilles qui se soient vues dans le monde. Mais Notre-Dame de Lourdes vient de recevoir l'hommage le plus glorieux et le plus solennel dans un événement qui a quelque chose de prodigieux, et dont la trace éclatante se retrouvera dans l'histoire.

III

On a voulu que la France entière, par un pèlerinage auquel, par de nombreuses députations, prendraient part les villes diverses de cette contrée, attestât sa foi à l'apparition de la Sainte Vierge et à ses suites miraculeuses, et en même temps sa confiance en la Reine du Ciel et de la terre qui avait donné un tel témoignage de sa bienveillance. Ce projet avait contre lui les frais et la longueur d'un voyage à une ville située tout-à-fait à une extrémité du pays, les railleries et les dérisions des journaux si multipliés de la presse irrégulière, et la crainte d'un renouvellement des insultes et des

violences qui avaient eu lieu récemment à Grenoble et à Nantes contre les pèlerins revenant de la Salette ou de Lourdes même. Ce dessein est toutefois adopté partout avec enthousiasme : le pèlerinage est fixé au 6 Octobre, fête de Notre-Dame du Rosaire.

Lourdes n'est qu'une fort petite ville ; mais avec une organisation d'une admirable habileté, on y fit des préparatifs pour y recevoir des visiteurs dix fois plus nombreux que ses propres habitants. Tout fut disposé au lieu de l'apparition pour satisfaire la piété de l'immense multitude que l'on attend. Trente-deux autels furent dressés dans l'Eglise non encore entièrement achevée, élevée à la demande de Marie, et sur le terrain adjacent, pour que tous les fidèles pussent participer aux saints mystères. Dans les jours qui précédèrent la grande solennité, la pluie tombait par torrents. Voici cependant que dès la veille, des chars venant de toutes les directions amènent des milliers de pèlerins. Le lendemain cent mille hommes se trouvent réunis devant la grotte visitée par l'auguste Mère de Dieu. Trois cent bannières aux plus éclatantes couleurs, aux plus riches décorations brillent de toutes parts. C'est un spectacle grandiose, magique, dont la beauté se joint à celle de ce lieu d'une situation pittoresque admirable.

La cérémonie s'est accomplie avec l'ordre le plus parfait. Le plus religieux silence s'est maintenu pendant les offices sacrés et pendant les sermons qui ont été entendus. L'un des prédicateurs en cette fête solennelle a été le R. P. Chocarne, Provincial de l'Ordre des Dominicains qui a visité deux fois St. Hyacinthe dans ces dernières années, et dont la parole s'est fait entendre dans quelques chapelles de notre ville. Les fêtes de Lourdes ont duré trois jours. On n'y a signalé aucun désordre, aucun accident.

On le sent, Marie devait donner un complément à cette fête dans quelque merveille de sa puissante bienfaisance. Des guérisons miraculeuses ont eu lieu ; entre autres celle d'une jeune fille qui était sourde-muette de naissance. En se lavant à la fontaine, elle jeta un grand cri en entendant les cloches et les voix de la multitude, et elle commença à bégayer des paroles qui sont devenues de plus en plus distinctes. Des milliers de personnes l'ont vue et entendue ; et afin que rien ne manquât à la constatation du miracle, la Providence avait permis que, quelque temps auparavant, un médecin expérimenté, maire d'une ville importante, représentant un département à l'Assemblée nationale, et animé d'un esprit hostile à l'Eglise, ait donné à cette personne, dans le but de la faire entrer dans une institution de sourdes-muettes, un certificat attestant que sa surdité était tout-à-fait incurable.

Les pèlerins sont retournés dans leurs villes avec l'expression

d'une entière satisfaction ; les journaux ont redit tous les détails de cette fête si grandiose, dans des récits qui ont excité le plus vif intérêt chez les catholiques des deux mondes.

Quelle étonnante histoire que celle dont les faits se déroulent, depuis le cri d'admiration de Bernadette tombant à genoux devant la Vierge qui apparaissait pour la première fois, jusqu'à cet hommage si extraordinaire de cent mille pèlerins, accourus de toutes parts, répétant ce cri à la présence de la Reine du Ciel, rendue sensible pour eux par toutes les merveilles qu'elle a opérées !

Maintenant dans quel but a été fait ce pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes ?

Il y a deux ans, à pareil jour, en ce lieu même, dans une semblable réunion, j'exposais les malheurs et les humiliations de la France subissant alors l'invasion prussienne ; et exprimant les motifs de l'espérance que nous pouvions entretenir de revoir cette nation qui nous est si chère, reprendre sa gloire et sa puissance, je disais : " Que n'a-t-on pas à attendre de celle qui est bénie entre toutes les femmes, et qui a montré à la France une prédiction spéciale, en faisant de ce pays, dans ces derniers temps, le théâtre d'étonnantes merveilles dans l'ordre physique et moral, à Notre-Dame des Victoires, à la Salette, et plus prodigieusement encore près de la ville de Lourdes." C'est ce sentiment qu'a exprimé la démonstration si solennelle qui vient d'avoir lieu. Les glorieux hommages qui ont été rendus à Marie, les supplications ardentes qui se sont élevées vers elle dans le sanctuaire dont elle a demandé l'érection, ont eu pour but d'obtenir son intervention puissante en faveur de la réhabilitation de la France dans sa foi religieuse, dans sa tranquillité publique, dans sa gloire nationale.

Sur quoi une espérance de cette nature pourrait-elle s'appuyer ? Sur des faits solennels où l'action de Marie a éclaté, et sur un ensemble de considérations religieuses et sociales. La discussion qu'un tel sujet appelle n'est-elle pas digne d'un vif intérêt ?

IV

L'histoire montre-t-elle une intervention de la Vierge Sainte dans les destinées des nations, et quelle serait l'explication de ce phénomène céleste et terrestre tout à la fois ? C'est la réponse à ces questions que je vais maintenant soumettre à votre attention bienveillante.

Des événements publics nombreux attestent une protection éclatante de Marie à l'égard de villes préservées de fléaux, d'ar-

mées rendues victorieuses, de peuples dont la nationalité a été sauvée.

Rappelons quelques-uns de ces faits.

La France est riche en sanctuaires élevés en l'honneur de la Sainte-Vierge. Nul jusqu'à ces jours n'avait égalé la gloire de celui de Notre-Dame de Fourvières. Le site où il se trouve est d'une magnificence admirable. Il est placé sur une colline, d'où l'on voit la ville de Lyon se déroulant à ses pieds, deux superbes rivières, la Saône et le Rhône, traversant la cité et venant joindre leurs eaux à l'une de ses extrémités, une vaste plaine remplie de richesses et de beautés de tout genre, et la chaîne si pittoresque des Alpes au milieu desquelles s'élève le Mont-Blanc dans sa majesté grandiose. A côté de la chapelle de Marie, sont les lieux si célèbres par le martyre de St. Pothin, de St. Irénée et de Ste. Blandine et celui de 18 mille chrétiens, égorgés en un seul jour, dont le sang, dans une trace que l'on montre encore a coulé le long des flancs de la colline jusqu'à la Saône. Ces grands édifices qui couvraient le Lugdunum antique, bâti sur ce lieu même, ouvrages des mains triomphales des légions romaines, ont à peine duré quelques siècles. Et l'humble sanctuaire élevé sur leurs ruines dans la première partie du moyen-âge devait braver le temps et les révolutions.

Au XII^e siècle on rebâtissait la chapelle de Marie. Thomas de Cantorbéry était sur la place regardant les travaux. Quel sera, demanda-t-il, le patron de ce nouveau sanctuaire ? Vous-même peut-être, lui fut-il répondu. Peu de temps après Thomas donnait son sang pour la défense de l'Eglise, et un des autels de Fourvières était dédié à son nom devenu celui d'un martyr.

Des prodiges de toute espèce se sont succédés sans interruption en ce temple de Marie : aussi Lyon aux jours du danger lève les yeux vers lui avec une confiance qui n'est pas trompée.

En 1832, le choléra sévissait dans toute la France ; chaque ville tour à tour le voyait décimer ses populations. Lyon avait tout à craindre ; c'est une ville manufacturière qui comptait alors environ 200 mille habitants, dont une partie était concentrée dans des quartiers aux rues étroites, bordées de hautes maisons. Mais à l'approche du fléau, les âpres sentiers qui conduisent à la colline sainte étaient sans cesse remplis de fidèles allant implorer de Marie la préservation de ses terribles atteintes. Il s'arrêta aux portes de la ville, multipliant ses ravages à l'entour, il rencontra une barrière infranchissable qui ne lui permit pas d'entrer dans la cité protégée par l'auguste Vierge. Dans ses envahissements subséquents du territoire de la France, il trouva le même obstacle à sa

puissance ailleurs si déplorablement meurtrière. Une inscription monumentale qui se lit à Notre-Dame de Fourvières atteste ce fait éclatant de l'intervention de Marie, et de la reconnaissance des Lyonnais.

J'ai visité ce sanctuaire béni; c'était au jour de l'Ascension. Dans tout le cours de la journée l'Eglise fut remplie de fidèles montant de la ville pour faire entendre à Marie des accents d'action de grâces ou de supplications. Le magnifique site de Fourvières; ce concours d'une foule pleine de foi et de ferveur; ces *ex voto* qui attestaient sur les murs de la chapelle la bienveillance de la Reine du Ciel envers les hommes; les souvenirs des merveilles opérées depuis si longtemps sur cette colline, arrosée du sang des martyrs, et tout imprégnée des grâces célestes; un magnifique sermon que j'entendis en cette fête montrant un signe infailible de prédestination dans la dévotion envers la mère de Jésus; toute la suavité du culte de Marie si plein de charmes pour l'esprit, l'imagination et le cœur vivement sentie, au milieu de l'illumination et des gracieuses décorations des autels, des cantiques pleins d'allégresse et d'amour redisant la grandeur et la bonté de la Vierge sainte; les impressions produites par cette solennité si belle rappelant le Sauveur des hommes quittant la terre pour s'élever au ciel; tout cela m'a fait sentir en ce jour, en ce lieu, un bonheur, une pieuse exaltation qui me tenait moi-même plus rapproché du Ciel que de la terre.

V

Nous venons de considérer Marie préservant une grande cité d'un fléau épouvantable qui répandait la mort partout ailleurs; regardons-là maintenant donnant la victoire aux armées chrétiennes qui implorent son secours.

Sans remonter aux âges précédents, voyons quels triomphes éclatants lui a dus la chrétienté depuis le 13e Siècle.

L'an 1212, Alphonse IX, Roi de Castille, avec les Rois de Navarre et d'Aragon était sur les plaines de Las Navas de Tolosa. Il s'agissait de combattre une des plus formidables armées que les Sarrasins eussent préparée contre les chrétiens, et qui menaçait d'envahir encore une fois l'Espagne toute entière. Elle comptait d'après les histoires du temps, plus de 200,000 soldats. L'armée, chrétienne était moins nombreuse de moitié. La bataille s'engage. Après un premier succès, les escadrons castillans sont enfoncés, ils se replient sur eux-mêmes. Le Roi dit à l'Archevêque de Tolède,

Rodrigue Ximenès, qui l'accompagnait ; Mourons ici vous et moi. L'Archevêque lui répond : Confions-nous au secours du Seigneur. Voici qu'en ce moment, un chevalier déploie et lève une bannière de la Sainte Vierge, apportée par un chanoine d'un sanctuaire de Marie vénéré par les fidèles. Les Sarrasins voyant cet étendard, font pleuvoir sur lui une grêle de flèches et de pierres ; le courage des chrétiens se ranime pour le défendre. Ils s'élancent sur les bataillons ennemis, et se fraient un passage au milieu d'eux. Alors l'émir qui les commandait Mahomet Ben Nasser prend la fuite ; toute son armée est bientôt en pleine déroute, laissant le champ de bataille couvert des cadavres de plus de cent mille infidèles ; après que l'étendard de la Sainte Vierge eut été levé, les chrétiens ne perdirent que 25 hommes. Le butin pris sur les ennemis fut immense ; il fallut plus de 2000 bêtes de somme pour emporter les carquois remplis de flèches que les ennemis avaient jetés dans leur fuite. Ces faits sont consignés dans le récit que l'Archevêque Ximenès nous a laissé de la bataille.

L'empire du Croissant fut brisé en Espagne à dater de cette journée. Depuis les Musulmans reculèrent de province en province devant les chrétiens jusqu'à leur entière expulsion de cette contrée.

L'année suivante, le 13 septembre 1213, une victoire moins importante dans ses résultats, mais plus merveilleuse encore dans ses circonstances, attestait que ce n'est pas en vain que l'Eglise applique à Marie la parole du cantique : *Terribilis es ut castrorum acies ordinata* : Vous êtes terrible comme une armée rangée en bataille. — La secte abominable des Albigeois infectait la France méridionale de ses funestes erreurs, et la désolait par des violences sanglantes. Elle était soutenue par deux princes puissants, Raymond, Comte de Toulouse, et Pierre, roi d'Aragon. Il avait fallu opposer la force à la force. Une croisade avait été prêchée contre les Albigeois. Simon de Montfort en était le chef. Mais en même temps que les armes à la main, il combattait les hérétiques, St. Dominique instituait la dévotion du Rosaire, devenue depuis si populaire chez les fidèles, pour implorer les secours de celle qui, suivant l'expression de l'Eglise, met fin à toutes les hérésies : *cunctas hereses sola interemisti in universo mundo*. L'armée des Albigeois forte de plus de 40,000 hommes vient assiéger la petite ville de Muret. Simon de Montfort qui était à quelque distance accourt à la défense de cette place. Il y entre avec 800 cavaliers et un bien petit nombre de fantassins. Lui et ses chevaliers se confessent et communient. Il part pour le combat. On veut l'effrayer par la vue de la multitude de ses ennemis, quarante fois plus nombreux que ses sol-

ats. Avec l'aide du Ciel, dit-il, nous les vaincrons. Il donne le signal de la bataille. La mêlée devient terrible ; mais bientôt le roi d'Aragon est tué ; cette perte de l'un de ses chefs décourage l'armée hérétique : elle prend la fuite laissant sur le champ de bataille ou dans les eaux de la Garonne qu'un grand nombre de ses soldats voulaient traverser, environ 20,000 hommes. Veut-on savoir la cause de cette victoire humainement inexplicable ? St. Dominique, pendant que le combat se livrait, priait avec les Evêques dans une Eglise de Muret, faisant monter vers Marie l'hommage du Rosaire qu'il venait d'instituer.

VI

Deux siècles plus tard la France était l'objet d'une admirable intervention du ciel en sa faveur. Elle subissait une humiliation qui n'a eu d'égale que la honte dont l'invasion prussienne couvre aujourd'hui son front. A la suite de la désastreuse bataille d'Azincourt, les Anglais avaient envahi la France ; puis, un traité fait avec un roi insensé et une reine infâme, mère dénaturée, avait cédé le trône de France au Roi d'Angleterre. L'héritier légitime de la couronne des lys n'avait pour lui qu'une petite province : la domination anglaise s'étendait sur le reste de ses états. Mais il y avait alors dans la Lorraine une jeune bergère pleine d'innocence et de piété. Quand elle n'était pas à la garde de ses troupeaux, on la trouvait dans un ermitage dédié à Marie sous le nom de Notre-Dame de Beaumont. Là, elle recevait des faveurs signalées de la Vierge, Mère de Dieu. Elle la priait pour le salut de sa patrie. Bientôt elle croit entendre un ordre qui lui est intimé par l'Archange St. Michel par lequel elle est appelée à délivrer Orléans, place alors assiégée par les Anglais, et à faire sacrer le Roi à Rheims, ville qu'occupaient ses ennemis. Elle va hardiment trouver le prince pour lui annoncer sa mission ; elle est traitée d'abord de folle et de visionnaire ; mais sa candeur, l'assurance de ses paroles, quelque chose d'inspiré qui paraît en elle, font accepter ses services. A la tête de l'armée royale, elle trouve moyen d'entrer dans Orléans, et elle force les Anglais d'en lever le siège. Elle les défait en plusieurs combats ; elle les contraint de laisser passer le Roi jusqu'à Rheims, où il reçoit la consécration royale. Sa mission était terminée ; elle voulait retourner humblement à ses brebis ; on la force de combattre encore : elle est faite prisonnière. Elle subit un interrogatoire, où elle fait paraître une sagesse admirable ; et livrée aux flammes, elle souffre ce supplice avec une force et une

résignation qui lui font recevoir depuis quatre à cinq siècles l'hommage de la vénération que l'on rend aux martyrs. Mais le ciel continue son œuvre. Les Anglais sont repoussés partout, et la France soumise toute entière à son souverain légitime, sort glorieuse et triomphante de l'état d'humiliation où elle avait été réduite.

La pureté virginale de la jeune fille, les vertus admirables qu'elle a fait paraître en toute circonstance, le succès qui a réalisé d'une manière si précise la mission qu'elle s'était donnée, ce martyr qui termine sa vie, et ajoute une auréole de plus à la gloire de son nom, la délivrance de sa patrie du joug étranger opérée d'une manière si inattendue et si extraordinaire, tout cela démontre avec évidence, que Jeanne d'Arc n'était que l'envoyé et l'instrument de celle dont la France aux jours de sa foi s'honorait d'être le royaume. *Regnum Galliæ, regnum Mariæ.*

VII

Voyez maintenant une intervention de Marie en faveur de la chrétienté toute entière. Dans la dernière partie du 16^e siècle, la puissance ottomane jetait la terreur chez les nations catholiques; ses flottes portaient le ravage en divers lieux. Les plus affreux tourments étaient réservés aux habitants des villes qui tombaient entre les mains des Turcs. En 1570, ils s'emparent de Nicosie, capitale de l'île de Chypre; ils massacrent 20 mille habitants; ils emmènent 2 mille esclaves pour en faire l'objet des plus ignominieux outrages. Mille personnes du sexe étaient sur trois vaisseaux faisant voile pour Constantinople. L'une d'elles, frémissant à la pensée de la brutalité qui l'attend, trouve moyen de mettre le feu au magasin de poudres; le vaisseau principal où il était saute en l'air, et met le feu aux deux autres.

Voilà quels étaient les ennemis dont la chrétienté avait à redouter les attaques. Pie V occupait le trône pontifical; il fait un appel aux nations catholiques contre la puissance envahissante du Croissant. Nulle d'elles ne répond à sa voix, si ce n'est l'Espagne et Venise, qui forment avec le Pape une croisade pour le salut commun de l'Europe chrétienne. Une flotte est appareillée pour combattre l'armée navale des Turcs. Don Juan d'Autriche est mis à sa tête. Le Pontife lui prescrit d'invoquer la Sainte Vierge au commencement du combat et lui promet la victoire. Le 7 Octobre 1571, les deux flottes se rencontrent. Depuis la bataille d'Actium livrée à peu près dans les mêmes parages, la Méditerranée n'avait

pas vu une telle réunion de vaisseaux. La flotte musulmane était composée d'environ 300 voiles ; celle des chrétiens en comptait 209. Le combat s'engagea : il ne dura qu'une heure. L'amiral turc ayant été tué, la défaite de sa flotte devint générale ; il n'échappa au désastre que 40 galères : 30 mille Ottomans périrent ; les chrétiens firent 3,400 prisonniers et délivrèrent des fers 15 mille de leurs frères ; ils s'emparèrent de 340 canons et d'un immense et riche butin. La puissance navale des Turcs fut ruinée ce jour-là ; elle ne s'est jamais relevée de ce coup.

En rapprochant certaines circonstances on pourra connaître quelle a été la cause de cette victoire si importante pour les intérêts de la chrétienté. A l'heure même où se livrait cette bataille mémorable, se faisait dans Rome des processions où les fidèles invoquaient Marie en récitant le Rosaire. Le Souverain Pontife avait pris sa part à ces supplications adressées à l'Auguste Vierge. Il était au Vatican : on vient pour lui parler d'une affaire. Il se lève brusquement, se dirige vers sa fenêtre, l'ouvre... il semble pendant quelques minutes en contemplation. Tout à coup, il s'écrie : allons rendre grâce à Dieu : la victoire est à nous. C'était le moment où se complétait le succès de la flotte chrétienne. En reconnaissance de ce triomphe, Pie V a voulu que l'on célébrât la fête du Saint Rosaire le premier dimanche d'Octobre, et il fit ajouter aux Litanies de la Sainte Vierge : *Auxilium christianorum, ora pro nobis.*

Admirons un autre trait de la protection de Marie en faveur des armées qui l'invoquent. En 1683, les Turcs vinrent avec une armée de 200 mille hommes mettre le siège devant Vienne, la capitale de l'Empire Germanique. L'épouvante fut générale ; les populations abandonnaient tout et fuyaient de toutes parts. Bientôt sous le feu continu des assiégeants la ville était sur le point d'être réduite en cendres, lorsque se présenta un secours inattendu. C'était Jean Sobieski, roi de Pologne, qui accourait à la défense de la place, à la tête d'une armée peu nombreuse, il est vrai, mais pleine de confiance dans l'assistance céleste. Le 21 Septembre, ce prince entend la messe les bras en croix, il communie, et il met son armée sous la protection du nom de Marie. Il avait pour aide le Duc de Lorraine, générale de l'armée impériale ; mais ce fut lui qui eut le commandement en chef et qui détermina la victoire. Elle peut être regardée comme miraculeuse, à raison de la grande infériorité du nombre des vainqueurs, et de la terreur qui, s'emparant des troupes ottomanes leur fit prendre une fuite honteuse. Ils laissèrent 10 mille morts, près de 300 pièces d'artillerie et le grand étendard de Mahomet que Sobieski envoya au chef de l'Eglise. C'est pour perpétuer la mémoire de cette délivrance de la capitale de

l'Allemagne, que le Pape Innocent XI a ordonné de célébrer la fête du Saint Nom de Marie, le Dimanche de l'Octave de la Nativité de la Sainte Vierge, époque où a eu lieu ce triomphe éclatant des armées chrétiennes.

VIII

Il est une autre fête que nous célébrons en l'honneur de Marie sous le titre de Notre-Dame de Bon-Secours. Elle rappelle l'action de la Reine du ciel dans l'un des plus grands événements de ce siècle.—En 1809, Napoléon, alors au faite de sa puissance, avait fait enlever violemment de Rome le Chef de l'Eglise, et s'était emparé des Etats Pontificaux. Pie VII fut détenu pendant trois ans à Savone, petite ville de l'Etat de Gènes sur la Méditerranée. Au mois de Juin 1812, il reçut l'ordre de partir pour la France; l'Empereur voulait l'avoir auprès de lui, espérant le dominer plus facilement. Mais le Pape avant de quitter Savone s'était prosterné devant une image de Marie, honorée dans une église de cette ville; il avait demandé avec instance sa délivrance du joug de l'oppressur, et promis une couronne d'or pour la tête de la Madone, en reconnaissance du succès de sa supplication. C'est au moment où le Souverain Pontife rentrait en France, que commençait cette guerre de Russie qui devait préparer la chute de Napoléon, et le retour à Rome du successeur de St. Pierre. Le Pape avait excommunié l'Empereur; celui-ci avait dit: croit-il que ses excommunications feront tomber les armes des mains de mes soldats?—Eh bien, les frimats de la Russie firent à la lettre tomber les armes des mains glacées des troupes françaises. L'hiver servit d'instrument à l'exécution de la sentence portée par le Vicaire de celui dont le Psalmiste a dit: *Nix, glacies, et spiritus procellarum faciunt verbum ejus.* La neige, la glace, et l'esprit des tempêtes accomplirent sa parole. (Ps. 147.) Napoléon fut forcé de renvoyer Pie VII dans ses Etats. Celui-ci eut à les quitter de nouveau l'année suivante, au retour de l'île d'Elbe, qui fut suivi de l'invasion d'une partie de l'Italie par Joachim Murat. Pie VII avait dit en renvoyant Napoléon monter sur la scène: cela ne durera que trois mois. On le sait, le nouveau règne de l'Empereur ne fut que de 100 jours. Avant que ce temps fut écoulé, Murat défait avait été contraint de quitter l'Italie, et le Pape était revenu à Rome, après être allé à Savone, déposer sur la tête de l'image de Marie, la couronne qu'il lui avait promise.

Sans doute dans le fait que je viens de raconter l'intervention-

de Marie n'est pas sensiblement évidente. Mais quand on rapproche les circonstances, qu'on réfléchit sur la chute si inattendue et si rapide du dominateur de l'Europe, au peu de durée de sa seconde usurpation du pouvoir, accomplie pourtant avec une si grande facilité, on peut y voir une action toute spéciale de celui qui donne et ôte les empires à sa volonté ; et l'esprit chrétien adopte sans répugnance l'idée que le Seigneur avait renversé le puissant Empereur, persécuteur de son Eglise, à une demande de Marie, dont l'intervention avait été sollicitée par une prière du Vicaire du Christ. Daniel, dans une de ses étonnantes visions, vit une petite pierre, détachée d'une montagne, renverser la statue colossale, figure du plus fort et du plus étendu des empires. C'était peu de chose, ce semble, que cette couronne d'or promise à la Vierge de Savone ; mais pour qu'elle fut posée, il fallait que la couronne tombât de la tête de Napoléon. Le chef de l'Eglise n'a pas hésité à voir dans ces deux événements la relation d'une cause avec son effet ; il a institué la fête de Notre-Dame de Bon-Secours, pour perpétuer dans tous les siècles le souvenir de la délivrance de l'Eglise, par l'intervention de Marie, du plus puissant ennemi qu'ait eu l'autorité pontificale.

Encore un trait emprunté à l'histoire contemporaine. La flotte française qui portait l'armée de l'expédition de Crimée fut mise solennellement sous la protection de la Sainte Vierge. Un magnifique tableau de Marie, par l'ordre exprès de l'Empereur fut placé sur le vaisseau amiral. Les journaux du temps ont raconté nombre de traits de la protection sensible de la Reine du Ciel envers des officiers et des soldats qui lui rendaient hommage. Le Maréchal Canrobert fut frappé d'un éclat d'obus qui s'arrêta sur la plaque d'une médaille bénie ; lui-même a raconté ce fait dans une lettre adressée à l'Impératrice. Mais veut-on savoir quelle part a eue Marie au succès de cette expédition si glorieuse pour la France ? Entendons le général en chef de l'armée française, le vainqueur des Russes, le maréchal Pélissier. Il a écrit : " C'est le lendemain de l'Assomption que j'ai battu les Turcs à Tratkir, et le jour de la Nativité de Notre-Dame que j'ai pris Malakoff. Ainsi ce sont les bonnes prières de la Sainte Vierge et la foi que nous y avons qui, plus que le vulgaire ne pense, nous ont été d'un si grand secours dans ces deux glorieuses journées."

IX

Les annales de notre propre pays ne nous fournissent-elles pas un trait éclatant de la protection de Marie, attesté par un monument public ? Le 16 Octobre 1690, trente-quatre voiles anglaises portant trois mille hommes de débarquement se montraient dans le bassin de Québec. Bientôt un envoyé de Phibs, le commandant de cette armée, vint sommer le gouverneur, M. de Frontenac, de se rendre. Celui-ci répondit fièrement à cette insolence. Son habileté et la valeur de ses troupes forcèrent les ennemis de se retirer au bout de quelques jours. Mais la prière avait eu sa part dans la défense de la colonie. Dans les communautés religieuses de ferventes supplications étaient montées vers le ciel et celle qui en est la Reine. Le drapeau de la Sainte Famille était hissé sur le clocher de la cathédrale. Les soldats demandaient avec empressement ce qu'ils appelaient les passe-ports de l'Immaculée Conception, c'est-à-dire des formules de prières adressées à la Vierge sans tache. Un vœu avait été fait d'élever à Marie un monument de reconnaissance pour la victoire qu'elle ferait remporter. Aussi après la levée du siège, une procession solennelle dans laquelle on portait l'image de la Vierge Sainte, eut lieu aux quatre églises de la ville ; en action de grâces de ce triomphe, l'Evêque institua la fête de Notre-Dame des Victoires, qui fut célébrée le quatrième dimanche d'Octobre, et il s'éleva à la Basse-Ville une Eglise en l'honneur de Marie, destinée à être un mémorial de sa protection envers la ville délivrée d'un si éminent danger.

J'aurais pu présenter d'autres faits attestant l'intervention de la Sainte Vierge dans des événements décidant du sort des villes, des armées, des nations. Et vous le savez, il y a des milliers de prodiges de la puissante bienveillance de Marie à l'égard des individus, des familles, des communautés, consignés dans des documents authentiques, attestés par des *ex-voto*, et même par un grand nombre de sanctuaires érigés partout en l'honneur de celle que l'Eglise appelle le Salut des infirmes, le Secours des chrétiens.

X

Maintenant comment expliquer cette coïncidence entre les invocations adressées à Marie, et les guérisons accomplies, les délivrances de périls imminents qui ont lieu, les victoires extraordinaires qui ont été remportées ?

On dira : c'est l'exaltation du sentiment religieux qui a animé le courage des combattants. Soit ; mais puisque cette exaltation produit des effets si prodigieux, il faut l'exciter, dans les occasions où elle serait utile, par un hommage rendu à la Vierge Sainte. On dira encore : Il y a dans tout cela un pur hasard. Je le veux bien ; mais puisque le jeu du culte de Marie donne si souvent des chances, agitions les dès de la prière dirigée vers elle. Et sans doute aucun philanthrope ne trouvera à redire que les malades aient recours à des neuvaines pour avoir l'imagination, ou si vous le voulez, l'hallucination de se croire guéris : c'est une consolation qu'il serait cruel de leur refuser dans leurs souffrances.

Essaierai-je maintenant l'explication catholique ? Pour cela il me faut entrer dans des considérations de l'ordre surnaturel le plus élevé, le plus mystique ; la nature du sujet que je traite l'exige. Le problème est posé ; il faut tenter de le résoudre. Sur quoi s'appuie la foi des populations chrétiennes recourant dans les calamités à l'intercession de Marie, et quelle est l'explication des faits miraculeux qui sont souvent le résultat de ces supplications à la Reine du ciel ? C'est à quoi j'ai à répondre.

XI

Dieu a décrété l'incarnation du Verbe pour le salut des hommes. Afin que ce Verbe fait chair appartint à la race humaine dont il se chargeait d'expier les fautes, et sur laquelle il devait renverser ses mérites, il lui fallait une mère. Qui ne sent de suite à quelle dignité se trouve élevée cette femme, bénie entre toutes les femmes, de qui l'Homme-Dieu reçoit la vie ? Mère du Fils de Dieu, elle est en même temps, comme parlent les Pères de l'Eglise, l'épouse du Père Céleste, à qui elle donne un fils selon la nature humaine. Ici il faut un appel au cœur de l'homme. Quel n'est pas l'amour de l'époux pour son épouse, du fils pour sa mère ? A quel degré d'honneur n'élèveraient-ils pas, de quelle jouissance ne favoriseraient-ils pas, selon la mesure de leur puissance, l'époux, celle qui est la compagne et le charme de ses jours, le fils, celle de qui il a reçu la vie, et une si vive affection. Eh bien ! Dieu a fait le cœur de l'homme à la ressemblance du sien : les nobles et purs sentiments de la nature viennent de Dieu, et se trouvent éminemment en lui avec une intensité infinie. Voyez ce que font faire les personnes divines à l'égard de celle qui est avec elles en rapports si étroits.

Dans l'épître de la messe de ce jour, l'Eglise applique à la sainte

Vierge ces paroles des livres sacrés. De toute éternité Dieu a tout coordonné en vue de mes destinées Prov : VIII. On le sent, la créature qui est la mère du créateur, et qui comme telle, selon l'expression du grand docteur de l'Eglise, St. Thomas d'Aquin, touche aux confins de la divinité, doit être comblée de toutes les grâces, et avoir une beauté propre à ravir le cœur de Dieu même, voyant jusqu'à un certain point ses perfections réfléchies en son œuvre la plus parfaite. Aussi dans son amour pour elle, il dispose l'ordre de la nature et celui de la grâce de manière à ce que tout porte son empreinte, et montre la grandeur de la destinée que sa sagesse et sa bonté lui ont faite.

Voyez comme tout, dans la nature matérielle, est une image des beautés ou des prérogatives de Marie.

Elle est l'aurore annonçant ce soleil divin qui va éclairer la terre de ses rayons et la féconder de sa chaleur. Elle est belle comme la lune, dont l'aspect a quelque chose de si doux et de si attrayant, et dont la lueur éclaire les ombres de la nuit. Elle est l'étoile du matin dont l'éclat présage un beau jour, ou l'étoile de la mer qui guide dans sa traversée périlleuse le nautonnier vers le port. Elle est l'arc-en-ciel signe de la sérénité du ciel et de la fin des orages. Elle est la nue d'où tombe la pluie qui produit la fertilité. Elle est la terre où germe le fruit salutaire qui entretient la vie. Elle est le lis à blanche corolle, emblème de la pureté ; elle est la rose mystique qui charme par la beauté de sa couleur, et exhale un si délicieux parfum. Elle est l'olivier qui donne l'huile, laquelle est à la fois une lumière, un aliment, et une onction qui guérit. Elle est la vigne dont le fruit broyé sous le pressoir produit le vin qui est la force et la joie de l'homme. Elle est la source d'où sort le fleuve aux eaux larges et profondes qui embellissent et fécondent les contrées qu'il traverse : elle est la fontaine qui arrose les jardins desséchés et leur fait porter des fleurs et des fruits.

Toutes ces figures empruntées aux livres sacrés, et dans lesquelles on retrouve les rapports de Marie avec son fils divin, nous font voir comment Dieu a voulu que la beauté et les sublimes fonctions de la Vierge sainte eussent leur image dans ce que la nature offre de plus beau et de plus gracieux. Au reste, tout le monde matériel n'est qu'un symbole du monde spirituel ; et une des études les plus intéressantes auxquelles l'intelligence pourrait se livrer, serait celle qui rechercherait le type des lois physiques dans les lois surnaturelles, et tendrait à connaître de quel mystère de l'ordre divin tel phénomène de la création sensible serait l'emblème.

Et maintenant, si nous soulevons encore le voile du plan divin

à l'égard de Marie, nous la voyons nous apparaître prophétiquement dans les temps anciens sous la figure de ces femmes auxquelles les récits bibliques ont donné une mémoire immortelle. Marie, c'est Eve recevant de son Epoux le nom de Mère de tous les vivants, nom qui ne pouvait convenir à celle qui a enfanté la mort, mais qui désignait la Mère de la grâce divine, principe de la vie éternelle. Marie, c'est Sara à qui une longue prospérité est promise malgré le sacrifice de son fils que Dieu semble demander ; c'est Rebecca, si dévouée pour l'enfant de sa prédilection ; c'est Débora qui conduit les troupes d'Israël à la victoire et chante un cantique qui est le prélude du *Magnificat* ; c'est Bethsabée à qui son fils donne un trône à côté du sien, et à qui il dit qu'il ne saurait refuser aucune de ses prières ; c'est Judith, c'est Esther qui délivrent leurs peuples de puissants ennemis ; c'est la Mère des Machabées assistant avec tant de courage au martyre si cruel de ses fils.

XII.

Mais des prophéties plus explicites avaient annoncé Marie à la terre dès les premiers jours du monde dans la femme qui de son pied écraserait la tête du serpent. Isaïe avait prédit le mystère de la maternité virginale : et tout un livre des écritures sacrées a été inspiré au plus sage des hommes pour redire ses charmes, et célébrer l'alliance si étroite que Dieu devait contracter avec elle.

Enfin la réalité succède à la figure. *Umbram fugat veritas*. La créature dont Dieu avait ainsi préparé les magnifiques destinées avait paru sur la terre : nulle tache ne flétrissait son âme : elle était remplie de toutes les grâces : il est temps que les desseins de Dieu s'accomplissent. L'ange salue Marie ; il lui annonce qu'elle est la femme choisie pour être la mère du fils du Très-Haut, dont le règne doit être éternel. Le mystère de l'Incarnation s'opère : Marie devient la Mère de Dieu ; le Verbe, Dieu lui doit la vie humaine : il en reçoit tous les soins et toute la tendresse de la maternité élevée au plus haut degré possible d'amour et de dévouement. Il vit avec elle pendant trente ans ; lui le maître du ciel et de la terre, il se soumet en tout à sa volonté. Il s'en fait accompagner pendant sa prédication évangélique ; à sa parole il commence à opérer ces miracles qui vont attester sa puissance divine.

Quand il consomme son œuvre de la rédemption des hommes sur la Croix, il veut qu'elle se tienne auprès de lui, qu'elle joigne ses larmes à son sang, et à cause de cette part qu'elle prend à sa passion, il la donne pour mère aux hommes qu'il rachète ; elle

leur appliquera pour leur donner la vie de la grâce, les mérites qu'il a acquis par sa mort.

Quelques années après qu'il est monté au ciel, il l'appelle à participer à sa gloire. Il a eu son Ascension : elle a son Assomption ; il la couronne Reine des anges et des hommes ; il remet son pouvoir entre ses mains pour qu'elle en dispose en faveur de ceux qu'il lui a donnés pour enfants. Il veut qu'elle partage ses honneurs sur la terre. Elle a ses fêtes rappelant les merveilles de Dieu à son égard, comme il a les siennes qui redisent aux hommes les grands traits de son amour envers eux. Il ordonne à son église d'unir partout à son culte celui de sa mère. Il veut qu'un autel lui soit dressé dans ses temples, que son image apparaisse à côté de celle de sa croix, et que les lèvres de ceux qui l'aiment joignent le nom de Marie à son nom de Jésus dans l'expression de la glorification, de l'amour et de la confiance. Sans doute Marie n'a rien, ne peut rien par elle-même ; toute sa grandeur et sa puissance viennent de Dieu : et la gloire de l'homme qui lui est rendu remonte vers le Tout-Puissant qui, selon l'expression de la Vierge elle-même, a fait pour elle de grandes choses. *Fecit mihi magna qui potens est.* Mais ayant destiné sa mère à être la distributrice de ses grâces, il veut que le culte dont elle sera l'objet obtienne son intervention auprès de sa miséricorde.

XIII.

Par cet exposé, nous voyons jusqu'où Dieu a porté son amour pour Marie. Quelle révélation de sa bonté infinie, dans ces faveurs immenses accordées à une créature, et par elle à tous les hommes, puisque celle qui est élevée à un tel degré de gloire et de puissance est en même temps douée d'un amour maternel à notre égard de la plus ardente intensité, qui doit la porter à user de tout son pouvoir en notre faveur ?

Eh bien, quoique tout dans la doctrine que je viens d'exprimer, soit coordonné parfaitement, et offre par cela même une preuve intrinsèque de sa vérité, cependant cette élévation d'une créature à une dignité presque divine, selon l'expression d'un saint docteur, reste un mystère tel qu'il est repoussé avec une vive répugnance par tous les hérétiques et les incrédules. Ne fallait-il pas que Dieu donnât une démonstration sensible de sa réalité ?

Quand le Christ parut sur la terre, il prouva sa divinité par des miracles. " Mes œuvres, disait-il, rendent témoignage de moi." Le miracle, c'est le seul moyen que Dieu ait à sa disposition pour se

manifestes aux hommes. Rejeter le miracle, c'est absolument refuser à Dieu d'intervenir, pour faire connaître sa volonté, dans le monde dont il est l'auteur.

On voit maintenant où je voulais en venir. Pour attester la dignité et le pouvoir qu'il a donné à Marie, le Seigneur l'investit de sa puissance miraculeuse. Elle affirme ce qu'elle est par ce qu'elle fait. Cette multitude de prodiges de toute espèce, guérisons soudaines, délivrance de périls éminents, secours reçus par des voies merveilleuses, conversions quelques fois opérées instantanément comme celle de M. Ratisbone, qui a été si célèbre ; tous ces faits surnaturels, auxquels l'impiété n'a à opposer que la stupidité d'une dénégation impuissante à donner la moindre preuve propre à atténuer la certitude de leur réalité ; tout cela c'est la déclaration authentique que Dieu fait à la terre de la dignité à laquelle il a élevé Marie, et de la volonté qu'il a de la voir honorée du culte que lui décerne son église.

L'incrédulité domine en notre siècle dans une grande partie de la société ; voilà pourquoi les prodiges attestant la puissance et la bonté de la Vierge, Mère de Dieu et des hommes, se sont si multipliés de nos jours. Sans parler d'autres théâtres de l'action merveilleuse de Marie, la France a trois sanctuaires dans lesquels depuis trente ans se sont succédés une suite de merveilles qui entretiennent la foi aux grandeurs de celle dont un Dieu a fait sa mère, je veux dire Notre-Dame des Victoires, la Salette, et Lourdes.

J. S. RAYMOND, Ptre.

(A continuer.)

CHRONIQUE DU MOIS.

La nouvelle de la mort de Napoléon III a été accueillie au milieu de l'indifférence générale. Le silence se fait de plus en plus complet autour de sa tombe, et le vide de plus en plus grand autour de sa mémoire. S'il eût passé de vie à trépas trois ans plus tôt, les trompettes de la renommée auraient retenti par tout le monde pour annoncer l'événement funèbre, et le deuil aurait été presque universel. Oui, trois ans plus tôt ! Et les exécutions du plus beau pays du monde ne viendraient plus résonner lugubrement sur son nom ; et les souverains de la terre se seraient inclinés devant celui qu'ils considéraient comme le plus grand et le plus puissant d'entre eux. Car alors, l'Empereur était à l'apogée de la gloire, de la force et de la grandeur ; du moins on le croyait. Son règne était embelli du prestige de la richesse ; richesse alors convoitée secrètement par le roi de Prusse. La France alors c'était l'Eden au point de vue matériel. Et jugeons si l'explosion des gémissements eût pu alors être facilement comprimée.

Or, un beau jour, aux lueurs de la plus épouvantable des catastrophes, on voit que la puissance de l'ex-arbitre de l'Europe était purement factice. La vérité se fait entendre à grands coups de canon. Les armées reculent devant l'invasion germanique, et subissent même l'affront de capitulations honteuses. L'Empire s'effondre brusquement, et la France râle étranglée par l'imprévoyance et l'impéritie de ses gouvernants.

Nul doute que la postérité jugera sévèrement les faits et gestes de l'ex-Empereur. Certes ce n'est pas une existence sur laquelle on ne pourrait faire pleuvoir des reproches immérités. Avant

qu'il fut empereur, chacun sait qu'il avait participé au mouvement révolutionnaire soulevé par les Carbonari contre les Etats Pontificaux. Chacun sait comment il s'en allait à la conquête de la France, fort du prestige et du nom de son oncle Napoléon I, et comment ses complots ont échoué successivement à Strasbourg et à Boulogne, et puis comment l'enthousiasme populaire surexcité seulement par l'épopée impériale l'a conduit à la Présidence et de la Présidence à l'Empire. Le grand tort de Napoléon c'est d'avoir cédé aux principes révolutionnaires pour s'en faire un levier, au lieu de s'être appuyé sur les vraies et saines doctrines catholiques; c'est aussi d'avoir matérialisé la France en lui donnant un amour excessif du luxe, des plaisirs et des richesses, au lieu d'avoir cherché à ancrer les âmes dans le bien et à lutter contre la corruption des mœurs.

Voilà une figure qui va passer dans le domaine de l'histoire avec bien des divergences d'appréciations. L'éloge et le blâme ont été exagérés. Et il s'écoulera bien des années avant que l'opinion publique soit fixée définitivement. Peut-être ne le sera-t-elle jamais.

Toutefois cette vie offre des côtés réellement dramatiques. La coincidence des événements qui ont marqué sa carrière et celle du premier Napoléon est frappante sous certains aspects. Tous deux usurpateurs et tous deux tombant sous le coup de revers épouvantables. "Il avait près de quarante ans, dit une certaine feuille, avant d'être regardé comme un prétendant sérieux au trône qu'il escalada en une nuit et qui s'est effondré sous lui en un jour. Pendant vingt ans, il a connu toutes les amertumes de la vie. Pendant vingt autres il a goûté tout ce que les hommes croient constituer la félicité. Et après cette après-midi longue et ensoleillée, l'obscurité dont il avait si lentement émergé est retombée sur lui, et ses derniers jours, comme les premiers, se sont écoulés dans l'exil et dans le chagrin, dans la lassitude, la douleur et l'attente."

A présent que l'Empire est mort, à présent que l'Empereur est mort, que va faire le parti impérialiste? Pour la paix du pays, ce serait un excellent prétexte pour lui de s'éteindre. La liste des prétendants à la souveraineté serait encore trop longue; et la vertu d'abnégation est si rare qu'elle serait un exemple magnifique donné à tous ceux qui passent leurs jours au milieu des déchirements politiques.

*
*
*

Les idées révolutionnaires en Italie après avoir éclaboussé l'Église commencent à éclabousser Victor-Emmanuel qui leur a donné une si bienveillante hospitalité. C'était prévu depuis longtemps ; et il ne faut pas dédaigner la logique des événements.

La suppression de certains ordres religieux ne suffit plus. La révolution veut les avoir tous en pâture. Plus de monastères, plus de communautés, plus de corporations religieuses. Expulsion des membres de ces diverses institutions et confiscation de tous leurs biens sans égard aucun à la protection que certains gouvernements étrangers leur a accordée jusqu'alors ou devraient leur accorder encore. Voilà ce que la révolution demande à présent à grands cris. Des manifestes incendiaires sont mis en circulation de tous côtés.

Le Cabinet Italien se trouve ainsi dans une fausse position, d'un côté poussé en avant par le parti radical qui ne veut pas se contenter de demi-mesures, et de l'autre côté retenu par tout ce que peut dicter la prudence en matière diplomatique. Les puissances étrangères ont de légitimes griefs qu'il ne faut pas aggraver. Les choses en sont rendues à ce point que plusieurs de ces puissances ne pourraient se dispenser sans lâcheté de faire des représentations. Mais Victor-Emmanuel qui est essentiellement un "galant homme" trouve que ce qu'il a de mieux à faire est de ne rien faire du tout. A quoi bon faire assaut de politesse aux mauvaises passions humaines puisqu'elles le jetteront lui-même par-dessus bord à la première occasion ? N'est-il pas souverainement impolitique de s'aliéner les gouvernements étrangers ? Dans une situation aussi dangereuse, jamais homme ne peut se laisser emporter vers l'abîme avec plus d'aveuglement et plus d'indifférence apparente.

*
*
*

Pie IX a flétri énergiquement la conduite du gouvernement Italien dans un consistoire qu'il a tenu dernièrement en présence de vingt-deux cardinaux. Au sujet des décrets d'expulsion déjà exécutés et aussi des projets de loi qui sont soumis actuellement aux Chambres Italiennes pour l'abolition des communautés religieuses, il a dit :

"En conséquence, au nom de Jésus-Christ, dont nous sommes le représentant sur la terre, nous chargeons de notre exécration ce monstrueux attentat, en vertu de l'autorité des saints apôtres Pierre et Paul, et par notre autorité, nous condamnons ce projet, ainsi

que toute proposition de loi par laquelle on s'arrogerait le pouvoir de tourmenter, de persécuter, d'amoindrir ou de supprimer les congrégations religieuses à Rome et dans les provinces circonvoisines, ou d'y priver l'Eglise de ses biens, en les attribuant au fisc ou les affectant à tout autre usage. C'est pourquoi nous déclarons nul dès à présent tout ce qui pourrait être fait contre les droits et le patrimoine de l'Eglise; nous déclarons de même nulle et sans valeur toute acquisition, à quelque titre que ce soit, des biens ainsi volés, et que le siège apostolique ne cessera jamais de revendiquer. Quant aux auteurs et aux fauteurs de ces lois, qu'ils se souviennent des censures et des peines spirituelles que les constitutions apostoliques infligent *ipso facto* à tous les usurpateurs des droits de l'Eglise, et que, prenant pitié de leur âme chargée de ses chaînes spirituelles, ils cessent d'accumuler sur eux les trésors de la colère divine pour le jour où Dieu manifestera les décrets de sa justice irritée."

Dans l'allocution que le Saint Père a prononcée à ce consistoire se trouvent signalées les puissances qui persécutent le plus ouvertement l'Eglise, telles que l'Allemagne qui a expulsé les Jésuites, la fédération helvétique qui soumet à l'autorité civile les dogmes de notre foi, prête main-forte aux apostats et empêche les évêques d'exercer leur autorité, et aussi comme l'Espagne qui vient de voter une loi contre la dotation du clergé.

Au milieu de cette coalition des mauvaises passions contre l'Eglise, il faut rendre cette justice aux prélats et aux prêtres catholiques qui ont combattu et combattent encore vaillamment les combats du bien. Ils sont toujours serrés en phalanges compactes autour de leur auguste chef. Comme des sentinelles vigilantes ils veillent sur le monde qui est leur champ de combat. Tant qu'ils seront à leur poste et ils le seront toujours, la révolution ne pourra triompher.

* *

Les journaux américains sont actuellement à gruger deux nouvelles politiques considérables, l'une d'ordre extérieur au sujet de la question cubaine, et l'autre d'ordre intérieur au sujet de l'imbroglio louisianais.

M, Hamilton Fish, secrétaire d'Etat, vient d'adresser au général Sickles, ministre des Etats-Unis à Madrid, une lettre lui ordonnant de faire au gouvernement espagnol des représentations sérieuses et péremptoires relativement à l'état de choses actuel à Cuba. Ces représentations portent sur deux points principaux, savoir: l'abolition de l'esclavage que l'Espagne n'a pas encore effectuée malgré

ses promesses réitérées, et l'indemnité réclamée par des citoyens américains qui ont souffert dans leurs personnes ou leurs biens des désordres causés par l'insurrection cubaine. Ces remontrances ressemblent fort à un ultimatum ; mais il est probable qu'elles n'entraîneront aucune levée de boucliers et que si l'état de choses désiré n'est pas obtenu, elles seront oubliées comme un grand nombre d'autres qui ont été faites sur le même sujet.

Dans tous les cas l'Espagne montre sa bonne volonté. Les réponses qu'elle a faites au gouvernement américain sont des plus courtoises. Elle déclare que la proposition qui a été faite aux Cortès pour l'émancipation des esclaves a déjà été rejetée en dépit des efforts du Cabinet, mais que le parti actuellement au pouvoir se croit assez puissant pour la faire adopter. Sur toutes les questions en litige l'Espagne témoigne de la plus grande sincérité. Elle affirme les meilleures intentions du monde, et déclare que les griefs dont on se plaint seraient déjà éliminés, n'eussent été les difficultés intérieures qu'elle a constamment à combattre.

Quant à l'imbroglie louisianais, il y a là tout un sujet de comédie. Si la scène était transportée sur un théâtre, elle serait accueillie avec un éclat de rire général. Mais les passions populaires, qu'il est si aisé d'enflammer, ne veulent aucunement voir le côté plaisant de la chose, et le peuple se trouve divisé en deux camps prêts à faire riposte. Actuellement la Louisiane a deux législatures et deux gouverneurs. Le parti de l'usurpation est soutenu par le gouvernement fédéral. O justice républicaine ! Et le parti des représentants constitutionnellement élus est soutenu par les amis de l'ordre et de la légalité. Il y a d'un côté un ramassis de nègres exaltés, et de l'autre l'élite de la population. Puisse cette comédie, si grotesque, vue de loin, ne pas se terminer par une sanglante tragédie.

*
*
*

Le quinze du courant la chambre de commerce de la Puissance a ouvert sa troisième assemblée annuelle, à Ottawa. Les sujets de discussion mentionnés dans le programme officiel consistaient dans la question de nos relations commerciales avec les Etats-Unis, la révision des droits de douanes et d'accise, les travaux publics et le commerce intérieur, le commerce maritime, la loi de Faillite, l'encouragement à donner à l'immigration, l'éducation agricole, etc.

Une des matières importantes sur lesquelles la chambre de commerce a porté son attention, c'est celle du transport de l'Ouest et de l'élargissement de nos canaux. Elle constate avec plaisir que les travaux d'élargissement du canal Welland sont déjà commencés,

et en sait gré à notre législature fédérale. Voilà un premier pas de fait dans la bonne voie. En avant ! et que tous nos canaux soient également élargis afin que nous puissions accaparer le commerce de l'Ouest, en dépit des efforts de l'Etat de New-York sur lequel nous avons les avantages de la nature. New-York a les capitaux, il est vrai ; mais avec des sacrifices moindres que lui, nous pouvons l'emporter, attendu que nous pouvons offrir la voie plus courte et la moins dispendieuse.

La création de cette chambre de commerce nationale est appelée à rendre les plus grands services à notre pays. Elle exercera une grande influence sur les décisions de nos législateurs, parce qu'elle se compose des autorités les plus compétentes en matières commerciales.

EUSTACHE PRUD'HOMME.

Montréal, 23 Janvier 1873.
